

ARTHUR ET L'ART DÉLICAT
DE NE PAS MOURIR TOUT DE SUITE

James Moriarty

*Il y a des jours où survivre ne ressemble pas à
une victoire,
mais à une tenue correcte face au monde.*

Arthur avait soixante-deux ans et un talent particulier pour se réveiller avant les autres.

Avant le soleil. Avant le bruit. Avant même l'envie de vivre, certains jours. Ce n'était pas une angoisse, ni une insomnie spectaculaire. Plutôt une veille intérieure. Comme s'il avait appris, très tôt, que dormir profondément était une prise de risque.

Il ouvrit les yeux dans la pénombre.

Le plafond était là. Toujours là. Blanc sale, jauni par endroits, traversé par une fissure qui serpentait du coin gauche jusqu'au centre de la pièce. Arthur la connaissait par cœur. Elle ressemblait vaguement à une carte, et selon son humeur, il y voyait soit l'Italie, soit une fracture mal soignée. Il préférait l'Italie. Les fractures, il en avait assez en vrai.

Il resta allongé longtemps, sans bouger.

Son appartement respirait autour de lui. Pas une respiration franche, non — une respiration asthmatique. Les murs travaillaient. Le plancher grinçait par anticipation. Les tuyaux, quelque part, se préparaient à se plaindre. L'immeuble entier semblait composé de gens fatigués qui faisaient encore semblant.

Arthur se redressa enfin. Lentement.

Son corps répondit avec cette mollesse polie qu'on

acquiert avec l'âge : pas de rébellion, mais aucune bonne volonté non plus. Il posa les pieds au sol, resta assis quelques secondes, le temps que la gravité confirme sa décision.

L'appartement était petit, mais chargé.
Pas encombré — chargé. Comme une mémoire qu'on n'a jamais vraiment triée.

Les livres étaient partout. Empilés au sol, coincés sur des étagères trop étroites, glissés sous la table, entassés sur un vieux meuble bancal. Des livres d'occasion pour la plupart, achetés au fil des années à Camden Market. Certains portaient encore des prix écrits au crayon. D'autres avaient été abondamment annotés par des inconnus. Arthur aimait particulièrement les annotations agressives. Elles lui donnaient l'impression de ne pas être le seul à s'énerver en silence.

Au centre de la pièce, une grande table en bois massif tenait bon.
Le plateau était couvert de marques circulaires, souvenirs de cafés posés trop vite, trop souvent. Des taches anciennes, impossibles à dater. Arthur avait cessé d'essayer de les nettoyer. Elles faisaient partie du meuble. Comme lui faisait désormais partie de Camden.

Autour de la table, des chaises dépareillées. Aucune n'était vraiment confortable. Arthur avait une théorie là-dessus : si une chaise est trop confortable, on finit par s'y installer pour de bon. Il préférait les assises qui rappellent qu'on n'est que de passage.

Les murs étaient couverts de dessins. Des croquis. Des esquisses. Des tentatives. Des paysages à peine amorcés. Et surtout, des mains. Toujours des mains. Grandes, osseuses, expressives. Arthur savait dessiner les mains mieux que les visages. Les visages le mettaient mal à l'aise. Les mains, au moins, disaient la vérité.

Il traversa l'appartement jusqu'à la salle de bain. La lumière néon mit une seconde à s'allumer, comme si elle aussi réfléchissait. Le miroir lui renvoya son image avec une honnêteté presque professionnelle.

Arthur se regarda.

Il était petit, encore droit malgré les années. Le crâne rasé mettait en évidence les rides du front, fines mais nombreuses, comme si quelqu'un avait trop insisté sur les détails. Sa barbe était longue, entièrement blanche, épaisse, légèrement indisciplinée. Il l'entretenait sans acharnement. Il

refusait d'avoir l'air négligé, mais n'avait aucune envie de paraître soigné.

Ses yeux étaient bleus, très clairs. Presque trop. L'un d'eux était particulier : moitié bleu, moitié marron. Un œil qui hésitait. Arthur disait parfois que c'était son œil réaliste. L'autre étant l'optimiste, évidemment déçu.

Il ajusta ses lunettes, passa de l'eau sur son visage.

« Bon », dit-il à son reflet.

« On est encore là. »

La cuisine n'était qu'un coin de la pièce principale.

Une plaque électrique fatiguée. Une cafetière italienne cabossée, cabossée *exprès*, disait-il, parce qu'un objet trop intact finit toujours par trahir. Trois tasses dépareillées. Aucune n'était ébréchée au même endroit. Une collection involontaire de défauts.

Il lança le café.

Le gargouillis familier emplit la pièce. Un bruit honnête. Un bruit qui ne promettait rien qu'il ne puisse tenir.

Il but debout. Sans sucre. Trop fort. Un café qui ne cherchait pas à être aimé.

Il enfila une chemise — toujours une chemise. Arthur avait arrêté d'essayer de comprendre pourquoi. Il savait seulement que tant qu'il mettait une chemise, la journée avait une chance. Il boutonna jusqu'en haut, passa son long manteau noir, enfila son béret. Glissa ses mains tatouées dans les poches.

Les tatouages racontaient une autre histoire. Des mots, des symboles, des traits. Certains encore lisibles. D'autres mangés par le temps. Arthur ne se souvenait plus de tous. Mais il se souvenait très bien de l'époque où il avait commencé : pour marquer son corps avant qu'il ne le quitte sans prévenir.

Il sortit.

Camden Town l'accueillit comme un colocataire pénible mais prévisible.

Les trottoirs luisaient d'humidité. Des sacs-poubelle s'entassaient contre les murs. Une odeur persistante de bière éventée, de graisse froide et de pluie ancienne flottait dans l'air. Camden ne sentait jamais bon, mais elle sentait *quelque chose*. Et c'était déjà une forme de sincérité.

Arthur marcha lentement. Ses bottines claquaient sur l'asphalte. Il connaissait chaque fissure du trottoir, chaque façade repeinte trop

souvent, chaque graffiti à moitié effacé qui revenait toujours, comme une mauvaise idée qu'on n'ose pas abandonner.

Camden Market se réveillait.

Les bâches colorées se déployaient. Les vendeurs bâillaient. Les caisses en plastique s'entrechoquaient. Le marché ressemblait à un vieux cirque qui se remontait tous les matins par pur entêtement.

Arthur se dirigea vers les stands de livres et de vinyles.

Les vendeurs le connaissaient sans vraiment le connaître. Un signe de tête. Un sourire. Pas de questions. Arthur inspirait confiance. Ou au moins, il n'inspirait pas l'envie de discuter.

Il feuilleta un livre. Le papier sentait la cave, la poussière, et quelque chose d'ancien, de presque rassurant.

« Toi, tu as vécu », murmura-t-il.

Il l'acheta.

Il ajouta un vinyle. Il possédait probablement déjà cet album. Arthur considérait ça comme une preuve de constance.

Il s'assit près du canal.

L'eau était sombre, lente, encombrée de reflets sales.

Les péniches immobiles semblaient abandonnées à leur propre lassitude. Arthur sortit une cigarette. La porta à ses lèvres. Attendit une seconde. Puis l'alluma.

Il observa les passants.

Les couples trop jeunes qui s'aimaient trop fort.

Les touristes trop bruyants qui confondaient tout avec un décor.

Les habitués trop fatigués qui faisaient semblant de ne rien voir.

Sa main glissa vers la poche intérieure de son manteau.

Deux photos.

Nina.

Gabriel.

Un an. Deux ans. Des visages sérieux, presque mécontents d'être là. Arthur ne les sortit pas. Il se contenta de sentir leur présence. Comme on vérifie qu'un objet fragile est toujours à sa place.

Le soir, de retour chez lui, il posa ses achats sur la table. Alluma une lampe. L'appartement reprit son bruit familier de choses anciennes qui tiennent encore par habitude.

Son regard tomba sur un objet qu'il ne possédait pas le matin même.

Un carnet.

Cuir usé. Tranche abîmée. Pages jaunies.

Il l'ouvrit.

L'écriture qu'il découvrit lui serra la poitrine avec une délicatesse presque insultante.

Plus ferme. Plus rapide. Sans tremblement.

La sienne.

Mais pas celle d'aujourd'hui.

Arthur referma le carnet lentement, très lentement, comme on referme une boîte qui pourrait contenir soit un trésor, soit un explosif très poli.

« Parfait », dit-il à voix haute.

« Absolument parfait. »

Camden, cette fois encore, ne répondit pas.

Mais Arthur savait déjà que ce silence-là allait lui coûter cher.

Je me méfie des gens qui passent leur temps à observer.

Regarder sans agir, analyser sans s'engager, commenter sans vivre — j'ai toujours trouvé ça lâche.

Moi, je veux être dedans.
Même si ça fait mal.

Je préfère me tromper que rester immobile.

Carnet zéro

J'ai commencé ce carnet sans urgence.
Sans raison claire non plus.
Plutôt par précaution.

Il y a des périodes où la vie avance d'une façon étrange : pas assez vite pour qu'on ait peur, pas assez lentement pour qu'on s'arrête. On fait ce qu'il faut. On répond présent. On remplit les cases. Et un jour, on se rend compte qu'on ne sait plus très bien ce qu'on attendait au départ.

Je n'aime pas trop cette sensation.

Pourtant, tout va plutôt bien.
Je travaille. Je tiens. J'avance. Ce n'est pas spectaculaire, mais c'est cohérent. J'ai toujours préféré la cohérence aux grandes déclarations. Les gens qui parlent trop fort de sens me mettent mal à l'aise. J'ai besoin que les choses fonctionnent avant d'avoir l'air profond.

Je regarde devant.
Je ne suis pas quelqu'un de nostalgique.

Il y a eu des projets.
Il y en a encore. Certains ont changé de forme, d'autres se sont arrêtés sans bruit. Ce n'est pas grave. Je crois que c'est comme ça que les choses se passent quand on ne dramatise pas. Tout ne mérite pas d'être sauvé.

Je ne crois pas au destin.
Je n'y ai jamais cru. On choisit. On ajuste. On continue. Le reste ressemble surtout à une manière élégante de justifier ce qu'on n'a pas vraiment décidé.

Parfois, le soir, je m'assois et je regarde autour de moi. Je me dis que je suis à ma place. Pas heureux — ce serait excessif — mais stable. Aligné, comme on dit. Ce mot m'agace un peu, mais il est pratique.

Je n'ai pas de regrets précis.
Des choses que j'aurais pu faire autrement, sans doute. Mais rien qui mérite qu'on s'y attarde. Je me connais assez bien pour savoir quand il faut avancer sans retourner la terre inutilement.

Je me méfie des gens qui passent leur temps à observer.
Regarder sans agir, analyser sans s'engager, commenter sans vivre — j'ai toujours trouvé ça confortable, et donc suspect. La lucidité excessive me paraît souvent être une façon polie de renoncer.

Moi, je préfère être dedans.
Même maladroitement.

Il y a parfois une tension sourde, difficile à localiser. Comme une pièce mal rangée dans laquelle on n'entre jamais vraiment. Je mets ça sur le compte de la fatigue. Ou de l'âge qui commence à se faire sentir — même si ce mot me paraît encore un peu prématuré.

Ça passera.

Je crois sincèrement que ça passera.

Je ne signalais jamais mes carnets. Les prénoms finissent toujours par changer. Ce qui compte, c'est la continuité du trait, pas le nom qu'on lui donne.

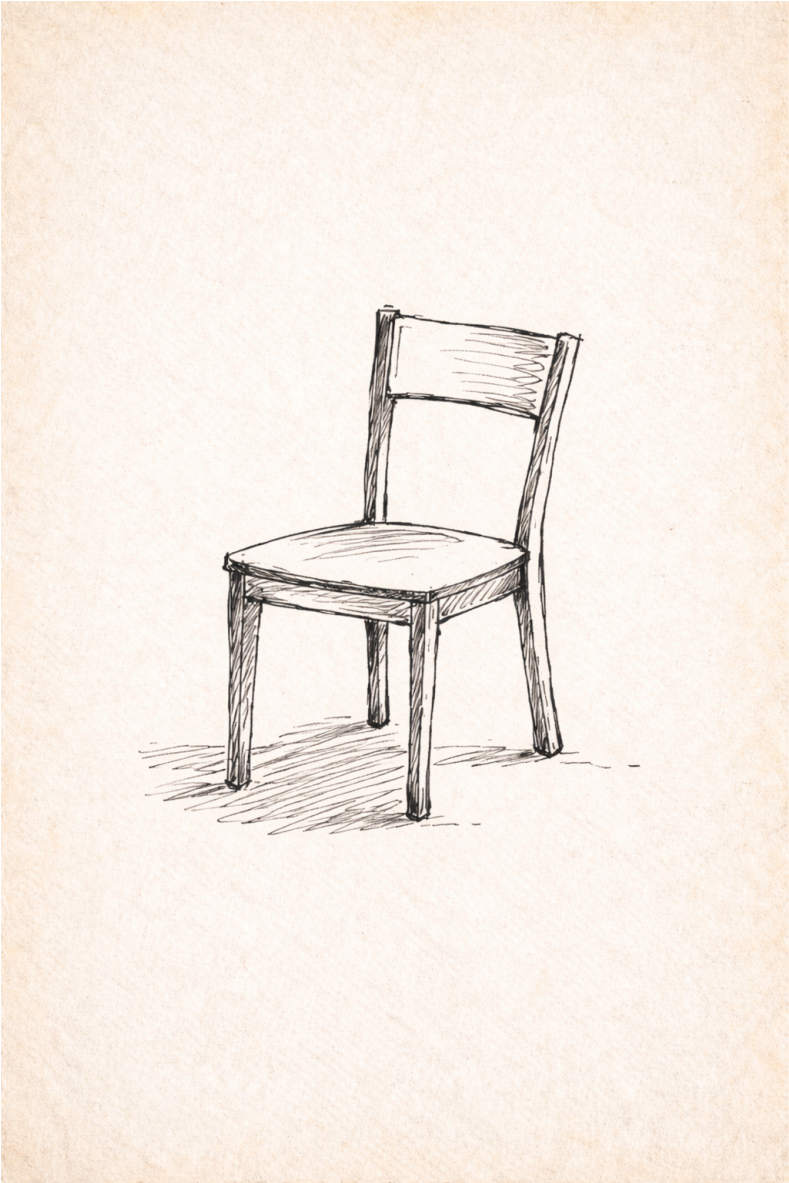
Si je relis ces pages un jour, j'espère y voir la trace d'un moment transitoire. Une étape. Pas un signal.

Je n'ai aucune envie de devenir quelqu'un qui écrit pour tenir debout.

Écrire reste un outil. Un moyen de clarifier, pas de compenser.

Je veux vivre.
Pas commenter.

Je ferme ce carnet sans inquiétude particulière.
Demain, j'ai des choses à faire.



Carnet I

Le lendemain, Arthur se réveilla avec la sensation très nette que quelque chose avait changé.

Pas dans la pièce. Pas dans la lumière. Pas dans la météo londonienne qui, fidèle à elle-même, hésitait entre la bruine et la résignation. Non : c'était en lui. Une légère tension sous les côtes, comme si son corps avait commencé à préparer une fuite avant d'en informer sa tête.

Le carnet était resté sur la table, exactement là où il l'avait reposé la veille.

Il avait l'air inoffensif. Un simple objet usé. De ceux qu'on achète à Camden par habitude, comme on achète un café ou une cigarette : sans espoir, mais avec régularité.

Arthur posa sa main dessus.

Le cuir était tiède. Ou c'était sa paume. Il n'était pas certain de vouloir distinguer.

« On ne va pas dramatiser », murmura-t-il.

Il ouvrit le carnet à nouveau, juste assez pour voir l'écriture. Il la reconnut encore, avec cette précision étrange qu'on a parfois pour les choses

douloureuses.

C'était bien lui. Pas "lui" au sens philosophique. Lui, physiquement. Le geste. La pression. L'inclinaison des lettres. Une écriture de mains stables. Une écriture qui croyait encore que le temps était un outil.

Arthur referma le carnet.

Il prépara son café, comme tous les matins, et l'avalait debout, comme s'il était pressé de n'aller nulle part. Puis il s'habilla : chemise, manteau, béret, bottines. Il ressemblait à lui-même, ce qui était déjà un effort.

Dehors, Camden recommençait son théâtre.

Le quartier avait cette manière de se donner en spectacle en permanence. Des couleurs criardes. Des devantures agressives. Des enseignes qui hurlaient sans voix. Même les murs semblaient vouloir attirer l'attention, comme s'ils avaient peur d'être oubliés.

Arthur traversa la rue principale en évitant un groupe de touristes qui prenaient en photo... tout. Un distributeur automatique. Un pigeon. Un panneau "Camden". La réalité avait perdu toute notion de hiérarchie.

Il entra dans le marché par l'une des allées les plus étroites, celle où l'odeur de cuir neuf se mélangeait à celle du métal chaud et du sucre caramélisé. Les stands de vêtements alternaient avec des boutiques de souvenirs, des bijoux, des objets "vintage" qui n'étaient vieux que dans l'imagination du vendeur.

Arthur aimait pourtant Camden Market. Il le détestait aussi. C'était plus honnête.

Il s'arrêta à son stand de vinyles habituel. Le vendeur était là, comme toujours, un homme maigre au visage anguleux, cheveux gris tirés en arrière, yeux trop vifs pour son âge. Il portait un t-shirt noir et une veste en jean qui semblait collée à lui depuis vingt ans.

« Toujours vivant, Arthur ? » demanda-t-il.

Arthur haussa les épaules.

« Ça dépend des heures. »

Le vendeur rit. Un rire sec. Un rire de type qui comprend qu'on plaisante sur des choses qu'on ne plaisante pas vraiment.

Arthur fouilla dans une caisse. Les pochettes étaient froides sous ses doigts. Certaines sentaient la

fumée. D'autres le carton humide. Il s'arrêta sur un album, le retourna, observa la liste des morceaux.

« Tu as déjà celui-là », dit le vendeur.

Arthur le regarda, sérieux.

« Je sais. C'est une relation toxique. »

Il l'acheta quand même.

Il passa ensuite chez le libraire, une échoppe coincée entre deux stands de fripes. Le libraire était petit, rond, moustachu, toujours légèrement transpirant, comme s'il avait peur que les livres prennent feu.

« Tu vas encore acheter un livre que tu ne liras pas », dit-il en le voyant.

Arthur sourit.

« Non. Celui-là, je le lirai. Je mentirai mieux ce soir. »

Le libraire lui tendit un roman au hasard. Arthur le prit, le sentit, le feuilleta. Les pages étaient jaunies, douces, presque grasses. Il aimait cette texture. Elle disait : *quelqu'un m'a tenu longtemps*.

Il ressortit avec son livre sous le bras, son vinyle dans un sac, et cette impression que Camden lui collait à la peau comme une odeur qui ne part jamais.

Il s'assit ensuite à son café habituel — une terrasse un peu trop près de la rue, où l'on entendait tout, où l'on ne pouvait pas se perdre dans le silence. La chaise grinça quand il s'installa. Arthur la considéra avec respect.

« Toi au moins, tu dis quand ça ne va pas. »

Il sortit son carnet de croquis. Son crayon. Dessina le canal. Les lignes tremblaient. Il ralentit. Reprit. La main protesta. Il posa le crayon.

Il avait appris à ne pas se battre contre son corps. Il avait aussi appris à se battre quand même.

Une femme s'assit à la table voisine. La trentaine. Manteau beige, écharpe rouge, cheveux noirs attachés en chignon trop strict pour Camden. Elle ouvrit un ordinateur, posa un café, soupira comme si le monde entier lui devait quelque chose.

Arthur la regarda une seconde, puis retourna à son dessin.

Elle leva les yeux.

« Vous dessinez ? »

Il hocha la tête.

« J'essaie. »

Elle pencha la tête.

« C'est... sombre. »

Arthur regarda son croquis : le canal, l'eau noire, les péniches immobiles. Il répondit, très sérieusement :

« C'est l'eau. Elle fait ça toute seule. »

Elle eut un petit rire. Un rire surpris. Arthur nota mentalement : *humour involontaire, efficace.*

Son téléphone vibra.

Joyce.

Arthur fixa l'écran. Le nom s'afficha comme une évidence qu'il n'avait jamais vraiment choisie.

Il décrocha.

« Oui, Joyce. »

La voix de Joyce remplit immédiatement l'espace, comme si elle avait attendu toute la nuit derrière la ligne.

Joyce avait quatre-vingts ans passés, mais une énergie nerveuse de femme qui n'avait jamais su se reposer. Petite, fine, toujours impeccablement coiffée, toujours habillée comme si quelqu'un pouvait débarquer pour une inspection. Elle parlait vite, avec cette manière de saupoudrer l'affection d'inquiétude,

comme si aimer quelqu'un consistait surtout à s'assurer qu'il ne s'échappe pas.

« Arthur, tu m'écoutes ? »

Il regarda la rue. Une poussette passa. Un chien aboya. Un bus freina.

« Je t'écoute. »

Joyce lui parla de la mer. De la maison. Du vent. De Peter. Du jardin qui n'était plus vraiment un jardin, plutôt un champ de bataille entre les mauvaises herbes et sa bonne volonté.

« Tu devrais venir quelques jours. Ça te ferait du bien. »

Arthur sourit. Pas méchamment.

« Je sais. Vous me le dites depuis dix ans. »

Joyce soupira, comme si elle prenait ça pour une plaisanterie et une accusation en même temps.

« Peter dit qu'il a remis ta chambre en ordre. »

Arthur se figea une fraction de seconde.
Sa chambre.

Chez eux.

Cette phrase lui donnait toujours l'impression d'être accueilli et remplacé à la fois.

Peter, lui, était différent.
Grand, large d'épaules malgré l'âge, le visage creusé par le sel et le temps, des mains épaisses d'ancien artisan. Il parlait peu. Quand il parlait, c'était avec cette lenteur anglaise qui donne l'impression qu'il pèse chaque mot — alors qu'en réalité, il cherche juste la formulation la moins dangereuse.

Joyce reprit, plus douce :

« Viens, Arthur. Juste un peu. »

Arthur ferma les yeux.

« D'accord. Je viendrai. »

Il raccrocha avant que sa voix ne tremble.

Il resta assis longtemps après l'appel, à regarder la vapeur de son café se dissoudre. La femme au chignon tapait sur son clavier. Le marché bourdonnait. Camden vivait.

Arthur, lui, avait déjà commencé à partir.

Le soir, chez lui, l'appartement lui parut plus étroit.

Les piles de livres semblaient plus hautes. La table plus encombrée. Le plafond plus bas. Même la fissure en forme d'Italie avait l'air de se moquer.

Il posa ses achats. Retira son manteau. Les deux photos glissèrent de sa poche et tombèrent sur la table.

Nina.
Gabriel.

Il les ramassa doucement. Les posa face contre le bois, comme on retourne une carte qu'on ne veut pas tirer.

Puis il prit le carnet en cuir.

Cette fois, il l'ouvrit vraiment.

Il lut plusieurs pages d'affilée. Son cœur se mit à battre plus fort. Pas de peur. Pas exactement. Plutôt cette sensation de retrouver une pièce perdue de soi-même, et de ne pas savoir si elle va s'emboîter ou couper.

Il referma le carnet.

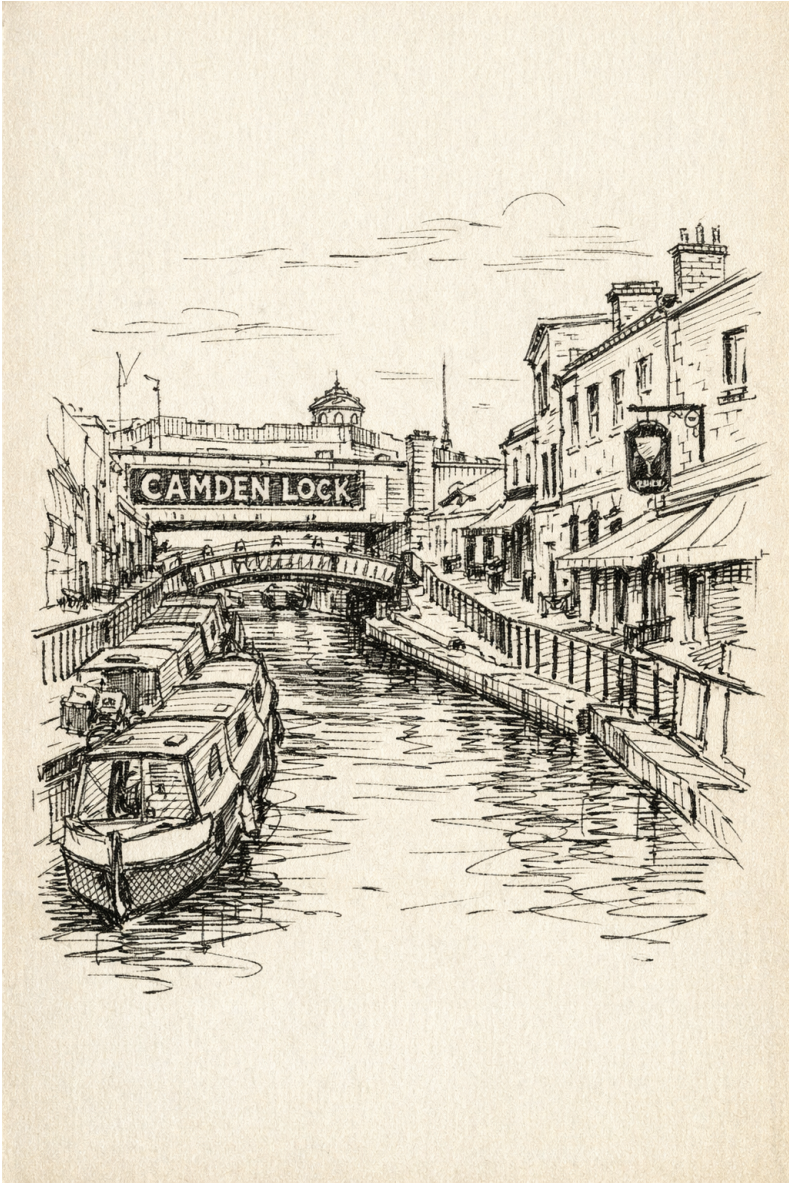
Il alluma une cigarette. La fuma à moitié. L'écrasa.

Et il se surprit à murmurer, comme à quelqu'un dans la pièce :

« Si tu es moi... tu vas être pénible. »

Le silence répondit.

Camden non plus ne dit rien.
Mais Arthur comprit, très clairement, qu'il n'y aurait
plus de retour confortable.



Carnet II

Le train longea la côte comme un animal prudent.

Arthur regardait le paysage défiler avec cette attention distraite des gens qui ont déjà trop vu pour être impressionnés, mais pas assez pour être indifférents. Les Cornouailles apparaissaient peu à peu : collines grasses, haies épaisses, routes étroites qui semblaient conçues pour tester la patience humaine. La mer surgissait par intermittence, toujours par surprise, comme si elle n'acceptait pas d'être annoncée.

À Saint Ives, l'air changea immédiatement. Plus salé. Plus franc. Un air qui ne demandait pas pardon.

Joyce l'attendait sur le quai. Elle était fidèle à elle-même : petite, droite, emmitouflée dans un manteau trop élégant pour le vent local, coiffée avec une rigueur qui semblait défier les éléments. Ses cheveux gris étaient impeccablement tirés en arrière. Elle avait ce regard inquiet, rapide, qui scanne déjà ce qui pourrait mal se passer.

Elle le serra contre elle un peu trop longtemps.

« Tu as maigri. »

Arthur sourit.

C'était la première phrase. Toujours.

« C'est la mode à Camden. »

Peter arriva juste après. Il avait ce regard bleu pâle des hommes qui ont appris à se taire sans disparaître. Il hocha simplement la tête.

« Content que tu sois là. »

C'était beaucoup, venant de lui.

La maison se trouvait en hauteur, à quelques minutes du port. Une vieille bâtisse solide, murs épais, pierres claires, faite pour résister au vent plus qu'aux sentiments. On y entrait comme dans un lieu qui avait déjà vu passer trop de vies pour s'émouvoir d'une de plus.

À l'intérieur, tout sentait Joyce.

Le thé. La cire. Le linge propre. Une odeur rassurante et légèrement étouffante, comme une étreinte prolongée.

La cuisine était le cœur de la maison. Une grande table en bois clair, trop grande pour deux personnes, toujours encombrée : journaux, tasses, torchons,

courrier ouvert puis oublié. Joyce y passait l'essentiel de son temps, comme si elle craignait que la maison ne se désagrège dès qu'elle la quittait des yeux.

Le salon, en revanche, appartenait à Peter. Un fauteuil près de la fenêtre. Une lampe rarement allumée. Quelques livres qu'il relisait sans jamais les terminer. Le silence y était plus épais, mais moins inquiet.

La chambre d'Arthur se trouvait à l'étage. L'ancienne chambre de leur fils.

Joyce disait toujours *ta chambre*.
Arthur entendait toujours *sa chambre*.

Le lit grinçait légèrement. Les rideaux étaient trop épais. Une étagère portait quelques objets sans valeur apparente : une montre arrêtée, un coquillage fendu, une photo ancienne un peu floue. Rien n'avait été déplacé. Rien n'avait été remplacé.

Arthur posa son sac. Regarda autour de lui.

« Toujours aussi accueillant », murmura-t-il.

Les jours suivants se déroulèrent avec une précision presque comique. Petit-déjeuner trop copieux. Discussions inutiles. Silences mal placés. Joyce parlait pour trois. Peter parlait pour survivre.

Arthur marchait beaucoup.

Le long des falaises. Face au vent. La terre était irrégulière, hostile même. Impossible d'avancer sans regarder où l'on mettait les pieds. Il aimait ça. Le sol ici ne pardonnait rien, mais il ne mentait pas.

Il dessinait parfois.

La mer. Les rochers. Le ciel trop vaste. La main tremblait moins qu'à Camden. Le vent imposait un rythme. Impossible de forcer. Impossible de faire semblant.

Le soir, les repas devenaient plus lourds.

Pas par la nourriture. Par ce qui flottait au-dessus de la table.

Joyce posa un soir sa fourchette avec une précision excessive.

« Tu sais, Arthur... tu ne peux pas rester comme ça éternellement. »

Il leva les yeux.

« Comme quoi ? »

« À errer. À t'accrocher à Camden comme à une excuse. »

Arthur sourit, fatigué.

« Camden est une très bonne excuse. Elle ne se défend même pas. »

Peter se racla la gorge.

« Peut-être que tu devrais rentrer en France. »

La phrase tomba doucement. Trop doucement.

Arthur sentit quelque chose se tendre en lui. Pas une colère. Une lassitude ancienne.

« Pour quoi faire ? » demanda-t-il calmement. Joyce hésita.

« Pour... régler les choses. »

Arthur eut un rire bref.

« Les choses sont mortes. Elles n'attendent plus rien. »

Joyce pleura. Pas bruyamment. Comme on pleure quand on n'a plus d'argument. Peter se leva, maladroit, comme s'il voulait intervenir sans savoir comment.

Arthur resta assis. Immobile.

Cette nuit-là, il dormit mal.

Le vent faisait vibrer la maison. Les murs craquaient. Le lit grinçait à chaque mouvement. Il eut cette pensée très claire, très nette :

Si je reste ici, je vais me dissoudre proprement.

Au petit matin, il descendit dans la cuisine. Joyce préparait le thé. Peter lisait le journal sans le lire.

« Je pars aujourd’hui », dit Arthur.

Joyce leva les yeux, surprise mais pas étonnée. Peter hocha lentement la tête.

« Où ça ? » demanda Joyce.
Arthur réfléchit une seconde.

« Là où je ne suis jamais allé. »

Il remonta faire son sac. Glissa le carnet en cuir dedans. Puis les deux photos. Nina. Gabriel.

La maison ne protesta pas.
Elle avait l’habitude de laisser partir.

Arthur, lui, sentait déjà le mouvement sous ses pieds.



Carnet III

Le retour à Camden eut lieu un mardi. Arthur s'en souvint précisément parce que les mardis n'ont aucune personnalité. Ils ne portent rien. Ils ne promettent rien. Ils encaissent.

Le train le recracha à Londres en fin d'après-midi. L'air lui sembla immédiatement plus lourd, plus gras, comme s'il avait été mâché trop longtemps avant d'être rendu à la circulation. Arthur remit son manteau, ajusta son béret, reprit son visage de Camden — celui qui dit *je suis là depuis longtemps, ne me demandez pas pourquoi*.

Dans le métro, il observa les corps. Pressés. Tendues. Compactés. Les épaules rentrées, les regards absents. Personne ne se regardait vraiment. Tout le monde évitait tout le monde avec une discipline admirable. Arthur trouva ça presque élégant. Une chorégraphie de la fuite.

Il sortit à Camden Town. Le quartier était fidèle à lui-même, ce qui était à la fois rassurant et profondément vexant. Les mêmes enseignes criardes. Les mêmes odeurs de nourriture

trop épicée. Les mêmes musiques qui se superposaient sans jamais s'écouter.

Camden ne lui demanda pas s'il allait bien.
Elle n'avait jamais été indiscreète.

Il marcha jusqu'à son immeuble, traînant légèrement la valise. Les pavés semblaient le reconnaître. L'entrée était toujours aussi étroite, l'escalier toujours aussi raide. Le plancher grinça dès qu'il posa le pied dedans, comme un chien fatigué qui annonce sa présence.

« Moi aussi », murmura Arthur.

L'appartement l'accueillit sans effusion.
Les livres étaient toujours là. Les piles n'avaient pas bougé. La table portait les mêmes auréoles de café. La fissure au plafond ressemblait toujours à l'Italie, ce qui le rassura plus qu'il ne l'aurait admis.

Il posa son sac. Retira son manteau.
Le silence reprit ses droits, épais, familier. Un silence qui ne demandait rien, mais qui prenait toute la place.

Arthur s'assit à la table.
Il sortit le carnet en cuir de sa valise. Le posa devant lui. Le regarda longtemps sans l'ouvrir.

« Tu aurais pu rester à Saint Ives », dit-il à voix haute.

Personne ne répondit.

« Oui. Mais tu aurais pourri avec vue sur mer. »

Il alluma une cigarette. Puis une autre. Puis s'arrêta au milieu de la seconde.

Le carnet finit par s'ouvrir tout seul — c'est du moins l'impression qu'il eut. Les pages écrites par Artie apparurent, cette écriture ferme, impatiente, presque arrogante. Arthur lut. Longtemps. Debout. Assis. Puis debout encore.

Les phrases parlaient de fuite, de colère, de certitudes trop grandes pour tenir dans un corps. Arthur souriait parfois. Grimaçait souvent.

« Tu étais vraiment pénible », murmura-t-il.
— « Et toi, tu es devenu très lent », répondit une voix dans sa tête.

Arthur se figea.

Il posa lentement le carnet. Regarda autour de lui.

Rien. Personne.

« Parfait », dit-il calmement.
« On commence bien. »

Il ne chercha pas à comprendre. Il n'en avait plus l'énergie, ni l'envie. Il avait appris, avec les années, que certaines choses ne demandent pas d'explication mais un cadre. Il décida donc de faire comme avec Camden : accepter la présence sans l'aimer.

Les jours suivants furent étranges. Arthur reprit ses habitudes, mais elles avaient perdu leur anesthésie. Camden Market lui semblait plus bruyant. Le canal plus sombre. Le café moins bon. Ou peut-être était-ce lui qui avait changé de palais.

Il s'assit chaque jour à la même terrasse. Il dessina. Mal. Puis moins mal. Puis différemment. Il dessina la fissure du plafond, de mémoire. Il dessina la mer de Saint Ives sans la regarder. Il dessina ses propres mains, plus souvent que nécessaire.

Les rencontres s'enchaînaient sans conséquence. Un musicien de rue trop sérieux. Une vendeuse de bijoux qui parlait de chakras avec un accent du nord. Un homme ivre à dix heures du matin qui lui expliqua longuement pourquoi le monde était mal organisé.

Arthur écoutait. Parfois répondait. Souvent non.

Un soir, en rentrant, il trouva les deux photos tombées de sa poche.

Nina.

Gabriel.

Il les ramassa. Les observa plus longtemps que d'habitude. Il nota des détails qu'il n'avait jamais vraiment regardés : la forme des oreilles, la courbe des sourcils, l'air étonnamment sérieux de Gabriel pour un enfant de quelques mois.

Il rangea les photos dans le carnet.
Entre deux pages blanches.

C'est là que la décision se fit.
Pas comme un éclair. Comme une évidence tardive.

Arthur prit son ordinateur. Chercha des vols sans vraiment savoir ce qu'il cherchait. Les noms défilaient. Trop familiers. Trop chargés. Puis un mot s'imposa.

Zadar.

Il ne savait rien de Zadar.
C'était parfait.

Il acheta un billet aller simple sans réfléchir davantage. L'acte était presque comique dans sa simplicité. Une carte bancaire. Une confirmation. Une destination.

Il se leva.

Regarda son appartement une dernière fois — pas avec nostalgie, mais avec cette reconnaissance étrange qu'on éprouve pour les choses qui nous ont supportés trop longtemps.

Il prépara une valise légère.

Chemises. Carnets. Crayons. Le carnet en cuir. Les photos.

Avant de partir, il s'arrêta devant la fissure du plafond.

« On se reverra », dit-il.

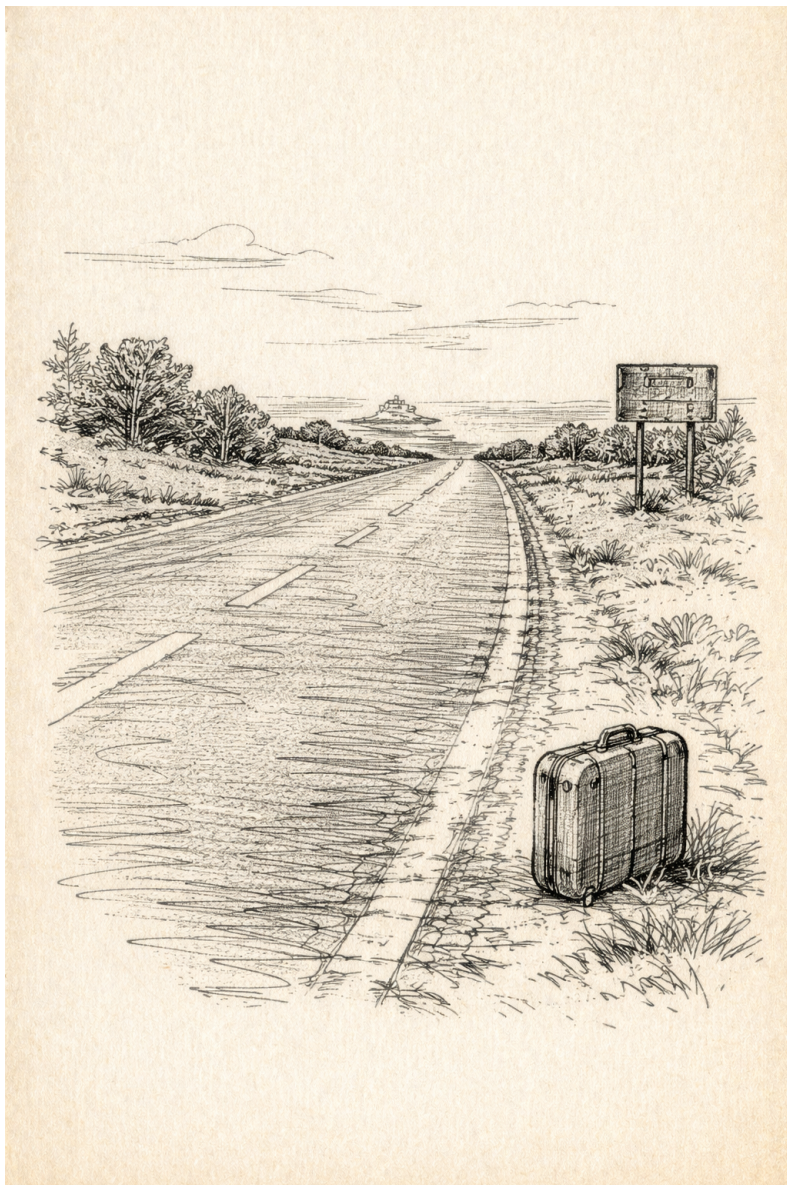
La fissure, fidèle, ne répondit pas.

Camden le laissa partir sans commentaire.

Elle savait qu'il reviendrait.

Elle ne savait pas encore dans quel état.

Arthur, lui, sentit pour la première fois depuis longtemps que ses pieds allaient quelque part.



Carnet IV

L'avion atterrit à Zadar en fin de matinée. Arthur le sut avant même que les roues touchent le sol : la lumière avait changé. Pas plus forte — plus directe. Une lumière qui ne s'excusait pas d'exister.

Quand il descendit de l'appareil, l'air le frappa au visage avec une franchise presque impolie. Un air sec, salin, chargé d'odeurs minérales. Rien à voir avec l'humidité londonienne, ni avec le vent rusé des Cornouailles. Ici, l'air ne tournait pas autour des choses. Il allait droit au but.

Arthur resta un instant immobile sur le tarmac, valise à la main, comme un homme qui aurait oublié pourquoi il était là et s'en réjouirait soudain. Il inspira profondément. Trop profondément. Ses poumons protestèrent.

« Calme-toi », murmura-t-il.
« On n'est pas pressés. »

L'aéroport de Zadar était modeste. Propre. Fonctionnel. Un lieu qui ne cherchait pas à impressionner. Arthur apprécia immédiatement. Les

grands aéroports l'angoissaient. Trop de possibilités. Trop d'adieux.

À l'intérieur, les gens parlaient une langue qu'il ne comprenait pas. Ça lui fit un bien immédiat. Ne rien comprendre, pour Arthur, avait toujours été une forme de repos mental. Il suivit les panneaux, récupéra sa valise, passa devant les comptoirs de location de voitures.

Il hésita cinq secondes.
Puis loua une voiture.

Pas une belle voiture. Une petite, blanche, déjà un peu rayée. Une voiture qui avait vécu. Il se sentit en confiance.

Quand il quitta l'aéroport, la route s'ouvrit devant lui comme une promesse très sobre. Le paysage changeait rapidement. Des étendues sèches. Des collines basses. Des pierres partout. Une terre qui semblait avoir décidé depuis longtemps qu'elle n'allait pas se laisser apprivoiser.

Arthur conduisait lentement.
Pas par prudence. Par curiosité.

Il s'arrêta souvent. Trop souvent, selon les standards modernes. Mais il n'avait rien à prouver à personne. Il descendait de la voiture, marchait

quelques mètres, regardait. Le sol craquait sous ses bottines. Les insectes faisaient leur vie sans le consulter. Le silence était plein. Pas vide. Plein de choses minuscules.

Il fuma une cigarette au bord de la route.
Le tabac avait un goût différent ici. Ou peut-être était-ce lui.

« Tout change », dit-il à personne.
« Même les mauvaises habitudes. »

Zadar apparut sans mise en scène.
Une ville posée là, simplement. Des murs clairs. Des toits orangés. La mer toute proche, presque arrogante. Arthur entra dans la vieille ville à pied, laissa la voiture un peu au hasard, comme s'il n'avait pas encore décidé s'il allait rester.

Les rues étaient étroites, pavées, fraîches malgré le soleil. Les murs portaient les traces du temps sans chercher à les cacher. Ici, les pierres ne prétendaient pas être jeunes. Elles assumaient leur âge avec une dignité qui força le respect d'Arthur.

Il marcha longtemps.
Sans but.
Sans carte.
Sans mémoire.

Il s'assit sur un muret face à la mer. L'eau était incroyablement claire. Trop claire, presque indécente. Arthur eut un rire bref.

« D'accord. J'ai compris. »

Il sortit son carnet de croquis. Dessina maladroitement une ligne d'horizon. La main tremblait moins. Pas parce qu'il allait mieux. Parce que le corps avait autre chose à faire que trembler.

Il passa la nuit dans une petite pension, simple, blanche, propre, avec une fenêtre qui donnait sur rien de spectaculaire. Arthur dormit profondément. Sans rêve. Une première depuis longtemps.

Le lendemain matin, il se réveilla avec une sensation étrange : son corps avait de l'avance sur sa tête.

Il reprit la route.

La côte s'étirait, magnifique sans chercher l'effet. L'Adriatique brillait comme un métal poli. Arthur conduisait la vitre ouverte, le bras posé sur la portière, laissant le vent lui gifler doucement le visage. Il se surprit à sourire sans raison précise.

À un moment, le nom lui revint.
Hvar.

Il ne savait pas pourquoi ce mot persistait. Il l'avait vu quelque part. Entendu. Peut-être nulle part. Peu importait. Il aimait sa sonorité. Hvar. Un mot court. Sec. Presque une conclusion.

Arthur répéta le nom à voix basse.

« Hvar. »

Le mot était court. Sec. Presque nu.
Il se prononçait simplement, sans détour — *var*.
Le H ne comptait pas vraiment. Il disparaissait aussitôt dit, comme un souffle inutile.

Arthur eut un sourire discret.

À l'oreille, ça ressemblait à un **au revoir** mal terminé.

Pas un adieu solennel.

Pas une promesse.

Plutôt ce qu'on murmure quand on part sans être sûr de revenir, mais qu'on sait qu'on ne peut plus rester.

« Hvar », pensa-t-il.

Comme un départ sans emphase.

Comme une phrase qu'on laisse en suspens pour ne pas trop lui faire porter.

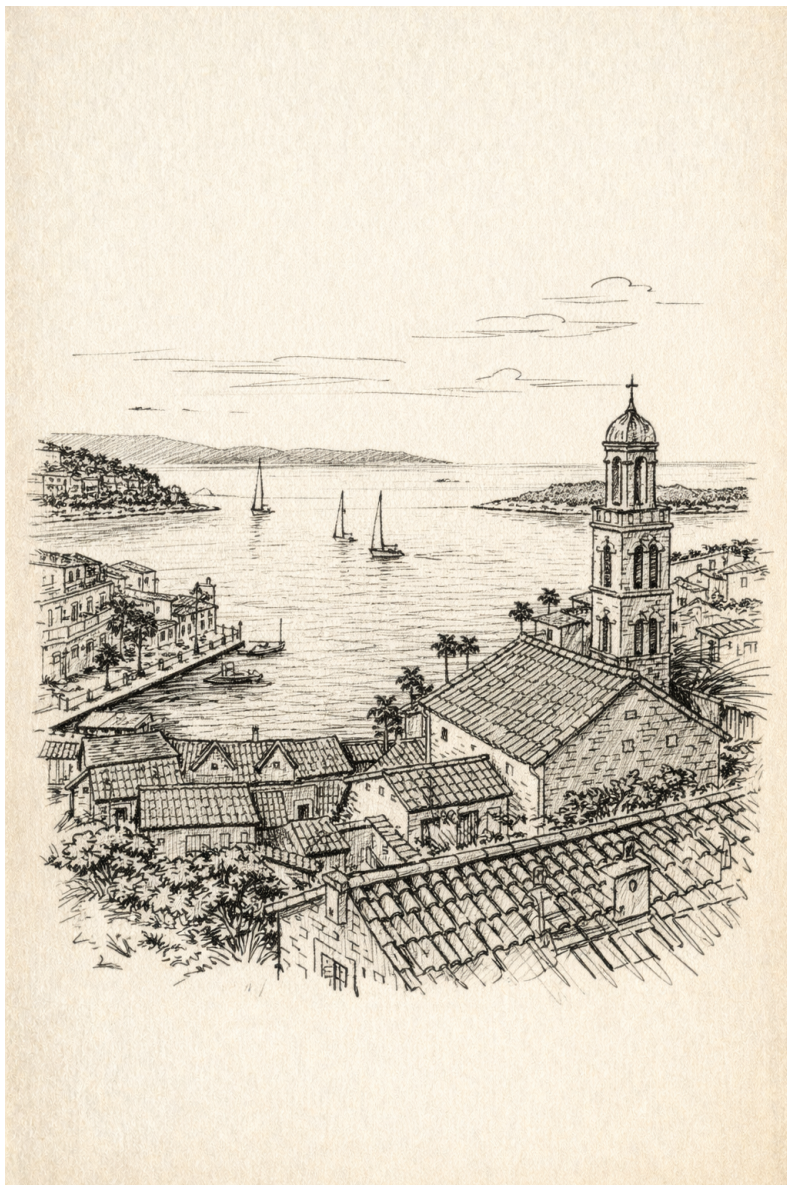
Il trouva ça juste.

Il suivit les panneaux.
Puis un ferry.
Puis une route plus étroite.

Quand il arriva sur l'île, le soleil commençait à descendre. La lumière se faisait dorée, presque tendre. Arthur coupa le moteur, resta assis quelques secondes, les mains sur le volant.

« Bon », dit-il.
« On dirait que c'est ici. »

Il ne savait pas encore ce qu'il venait chercher.
Mais pour la première fois depuis très longtemps, il savait qu'il n'était pas au mauvais endroit.



Carnet V

Hvar l'accueillit comme une évidence qui ne s'expliquait pas.

Pas une évidence joyeuse. Une évidence calme. Le genre qu'on ressent dans la poitrine, très bas, comme une porte qui s'ouvre sans grincer.

Arthur descendit de la voiture et resta quelques secondes debout, immobile, le visage offert au vent. L'air avait une odeur de sel, de pierre chaude et de plantes écrasées par le soleil. Un parfum sec, presque médicinal. Il y avait aussi, plus discret, quelque chose de sucré, comme si l'île se permettait une douceur seulement par moments.

Il reprit la valise, traversa une petite ruelle étroite, et se retrouva face à la mer.

Pas la mer dramatique des falaises. Pas la mer sombre du canal. La mer ici était un tissu vivant, légèrement plissé, bleu profond par endroits, presque transparent près des rochers. Elle donnait l'impression de se suffire à elle-même.

Arthur sourit.

Un sourire bref, fatigué, mais réel.

« Bon », murmura-t-il.
« Tu fais le malin, l'océan. »

La chambre d'hôte se trouvait au-dessus d'un café, dans une maison blanche aux volets délavés par le soleil. Une maison simple, ancienne, construite pour tenir et pas pour séduire. La façade portait des traces de sel. Les marches menant à l'entrée étaient légèrement creusées, comme si des générations entières avaient monté et descendu avec la même lassitude tranquille.

À l'intérieur, tout était clair.
Des murs blancs. Un sol en carrelage froid. Un petit couloir qui sentait le savon et le linge propre. Une odeur de propreté simple, sans parfum agressif, comme une politesse.

La propriétaire — une femme d'une cinquantaine d'années — lui ouvrit.
Elle était grande, sèche, solide. Des cheveux châtain grisonnants tirés en arrière. Un visage franc, marqué par le soleil, mais sans dureté. Elle portait un tablier, comme si la vie ici se résumait à tenir debout et à servir des choses.

Elle le regarda, le détailla une seconde — le manteau, la barbe, les lunettes, les anneaux aux oreilles, les tatouages — puis dit simplement :

« Vous êtes Arthur. »

Il hocha la tête.

« Oui. »

Elle lui tendit la clé.

« Deuxième étage. La chambre donne sur l'eau. Le café est en bas. Ici, on dort bien. »

Arthur faillit rire à cette dernière phrase. *Ici, on dort bien.*

Comme si c'était une règle municipale.

« Merci », dit-il, sérieux.

Il monta l'escalier. Le bois craqua doucement. Les murs étaient frais. L'air montait du café : odeur de café fort, de citron, de pain grillé et de mer. Une odeur étrange, mais rassurante. Une odeur de vie simple.

La chambre était petite, mais parfaite. Un lit propre, draps blancs. Un placard en bois. Une table et une chaise. Une lampe. Et surtout : une fenêtre qui donnait directement sur l'Adriatique.

Arthur posa la valise, s'approcha de la fenêtre, et resta là longtemps.

Il regardait les bateaux se balancer doucement. Il entendait le clapotis régulier de l'eau contre les pierres. Il se surprit à respirer plus lentement. Comme si le corps, enfin, avait trouvé son rythme.

Il se parla à lui-même, très bas :

« Ne te fais pas d'illusions. C'est juste une vue. »

Puis il ajouta, avec un soupçon d'humour contre lui-même :

« Mais elle est quand même très belle. »

Le café en bas s'appelait simplement "Kavana" sur une petite plaque. Pas de grand nom. Pas de slogan. La terrasse était posée au bord de l'eau, avec des tables en métal un peu usées, des chaises dépareillées, et des parasols qui avaient l'air de survivre à coups de pure obstination.

Le soir de son arrivée, Arthur descendit boire un café. Puis un autre.

Il s'assit à une table légèrement à l'écart. Il observa.

Le café était un monde en miniature. Des habitués. Des touristes. Des couples. Des

solitaires. Des hommes qui parlaient fort avec les mains, comme s'ils sculptaient l'air. Des femmes qui riaient, parfois franchement, parfois par politesse. Des enfants qui couraient, appelés par des voix qui mélangeaient tendresse et exaspération.

Arthur, lui, était immobile.

Il avait cette capacité à être présent sans se mêler, à regarder sans envahir. C'était un talent, ou une défense. Il ne savait plus.

Il regarda ses mains.

Elles étaient là, posées sur la table du café, larges, veinées, marquées par le temps. La peau avait perdu de sa fermeté, mais pas de sa mémoire. Les tatouages, eux, tenaient encore. Deux soleils, un sur chaque main.

Des soleils simples.

Pas mystiques. Pas décoratifs. Des cercles imparfaits, tracés sans fioriture, avec des rayons irréguliers, presque maladroits. Arthur les avait faits bien avant de comprendre ce qu'ils allaient devenir.

À l'époque, il croyait encore que le soleil servait à éclairer.

À réchauffer.

À guider.

Il avait pensé naïvement que porter des soleils sur les mains suffirait à rappeler où regarder. Qu'ils seraient des promesses visibles. Des talismans contre l'obscurité.

Il eut un sourire bref.

« Tu vois », murmura-t-il pour lui-même, « même ça, j'ai mal compris. »

Les soleils n'avaient pas empêché la nuit.
Ils n'avaient rien réparé.
Ils n'avaient pas protégé Nina.
Ni Gabriel.
Ni lui.

Mais ils avaient tenu.

Arthur passa le pouce sur l'un des tatouages. Le trait était un peu élargi, mangé par les années. Pourtant, il était toujours là. Lisible. Stable.

Il comprit alors ce qu'ils signifiaient vraiment.

Les soleils n'étaient pas là pour briller.
Ils étaient là pour rappeler que la lumière passe aussi par les mains. Par ce qu'on fait. Par ce qu'on touche. Par ce qu'on choisit de ne pas lâcher.

Pas une lumière spectaculaire.
Une lumière de proximité.
De survie.

Il leva les yeux vers la mer.

« J'ai au moins fait ça correctement », pensa-t-il.
« Je n'ai pas cherché à être le soleil.
J'ai juste essayé de le porter. »

Il écrasa sa cigarette.
Et pour la première fois depuis longtemps, il ne se trouva pas ridicule.

La serveuse — pas la propriétaire, une autre — passa près de lui.
Une jeune femme, peut-être vingt-cinq ans. Peau mate. Cheveux noirs attachés en queue de cheval. Elle portait un t-shirt simple, un sourire rapide, et cette énergie que les jeunes ont quand ils n'ont pas encore appris à se fatiguer.

Elle posa le café devant lui et, en voyant la quantité de cigarettes dans le cendrier, lança avec un sourire :

« Vous écrivez ou vous brûlez des preuves ? »

Arthur la regarda, surpris. Puis il rit. Un rire réel, qui lui prit la poitrine.

« Je fais les deux. Selon les jours. »

Elle hocha la tête, comme si c'était une réponse parfaitement normale.

« Alors bon courage. »

Elle repartit. Arthur la suivit du regard. Il se rendit compte qu'il n'avait pas parlé à une inconnue de façon légère depuis des mois. Peut-être des années. Ça lui fit un effet étrange : un mélange de gêne et de gratitude.

Les jours suivants, une routine s'installa. Pas une routine de prison. Une routine de rééducation.

Arthur se levait tôt. Il buvait un café dans sa chambre, face à la mer. Il descendait ensuite au café pour un deuxième — parce que la cohérence n'a jamais été son point fort. Il prenait son carnet de croquis, ses crayons, et il dessinait.

Il dessinait l'eau sous différents angles. Les rochers. Les ombres. Les bateaux. La lumière qui changeait tout, même quand rien ne bougeait. Il

dessinait aussi les gens, parfois. Pas leurs visages, trop difficiles. Leurs postures. Leurs mains. Leurs façons de tenir une tasse, une cigarette, un téléphone.

Il marchait beaucoup.

Dans les ruelles. Sur les chemins caillouteux. Vers des points de vue absurdes où le ciel semblait plus grand qu'ailleurs. Il se perdait volontairement, puis revenait par hasard. Il aimait cette sensation : ne pas contrôler, mais revenir quand même.

Il fumait.

Beaucoup. Puis un peu moins. Puis beaucoup à nouveau. C'était le genre de progrès qu'on ne met pas dans un tableau Excel.

Il buvait des cafés.

Trop. Toujours trop. Mais ici, le café ne ressemblait pas à une punition. Il avait un goût plus rond, plus dense. Et surtout : il se buvait face à la mer, ce qui transformait n'importe quel vice en activité presque noble.

Le soir, Arthur montait dans sa chambre, prenait une douche, redescendait parfois pour un dernier verre d'eau, puis sortait marcher.

Et sans comprendre pourquoi, il se retrouvait chaque soir à la même heure, au même endroit.

Il comprit quelque chose sans l'avoir cherché. Pas une révélation. Plutôt une évidence tardive, comme celles qui arrivent quand on cesse enfin de se presser.

S'il avait fallu venir jusqu'ici, ce n'était pas pour changer de décor.

Ni pour se donner l'illusion d'un nouveau départ. Il n'avait jamais vraiment cru à ces choses-là.

C'était pour arrêter de tenir.

À Camden, il était toujours en équilibre. Toujours légèrement penché vers l'avant. Occupé à avancer, même quand il n'y avait nulle part où aller. La ville parlait pour lui. Pensait pour lui. Le remplissait juste assez pour qu'il n'entende rien d'autre.

Aux Cornouailles, c'était pire encore. Là-bas, il redevenait quelqu'un pour les autres. Quelqu'un à corriger. À orienter. À réparer tardivement. Il n'y avait pas de place pour ce qui débordait.

Ici, à Hvar, personne ne lui demandait rien.
Personne n'attendait qu'il explique.
Personne ne supposait.

Il était un homme assis face à la mer.
Et c'était tout.

Arthur se rendit compte alors qu'il n'avait jamais offert cet espace-là à ce qu'il portait depuis des années. Pas par lâcheté. Par survie. Certaines voix, il le savait maintenant, ne parlent que quand on cesse de leur opposer du mouvement.

Il n'avait pas fui pour rencontrer quelqu'un.
Il avait cessé de fuir.

Et c'est seulement à cet endroit précis — sans dette, sans rôle, sans urgence — que ce qu'il avait été pouvait s'asseoir à côté de ce qu'il était devenu sans provoquer ni combat, ni honte.

Arthur regarda la mer longtemps.

« Tu pouvais attendre », pensa-t-il sans colère.
« C'est moi qui n'étais pas prêt. »

Il sentit alors, très calmement, que quelque chose en lui avait cessé de frapper à la porte.

Le banc était posé face à l'eau, un peu à l'écart de la terrasse.

Pas un banc romantique. Un banc pratique. Bois et métal, légèrement abîmé par le sel. Un banc qui avait supporté des centaines de fesses fatiguées sans jamais se plaindre.

Arthur s'y assit le troisième soir, puis le quatrième, puis le cinquième. À chaque fois, il regardait sa montre juste avant de s'asseoir.

20:40.

Il ne savait pas d'où venait cette précision. Ça l'agaçait presque.

« Tu fais ton intéressant », se dit-il, comme s'il parlait à son propre cerveau.

« On dirait un rituel de secte. »

Le sixième soir, il prit le carnet en cuir. Celui de Camden. Celui qui avait commencé tout ça.

Il l'ouvrit à la dernière page blanche, puis écrivit au stylo, lentement, avec une application presque ridicule :

Hvar.

Je suis venu ici pour être loin.

Je ne sais pas encore de quoi.

Il s'arrêta. Il resta immobile.

Une sensation étrange s'installa à côté de lui. Comme si l'air changeait de densité. Comme si l'espace, soudain, acceptait une autre présence.

Arthur ne tourna pas la tête. Il fixa la mer. Son cœur battait plus fort. Pas de panique. Plutôt une lucidité nerveuse.

Puis, très nettement, une voix s'imposa en lui. Grave. Suave. Légèrement rauque. Une voix qu'il connaissait intimement, pour l'avoir habitée autrefois.

— « Tu t'appliques beaucoup. C'est suspect. »

Arthur inspira. Expira. Puis répondit mentalement, sans bouger :

« Je suis en train de devenir fou ? »

— « Non. Tu es en train d'être honnête. C'est plus rare. »

Arthur eut un petit rire, malgré lui. Un rire sec. Un rire qui disait : *évidemment que ça devait ressembler à ça.*

Il tourna enfin la tête.

Et Artie était là.

Arthur le vit avec une précision insultante. Artie avait la quarantaine. Le crâne rasé, comme Arthur, mais la peau plus lisse. La barbe longue, brune, dense, soigneusement indisciplinée. Les mêmes lunettes. Les mêmes anneaux aux oreilles. Les mêmes tatouages sur les mains et le cou — plus nets, plus récents, plus arrogants aussi.

Il avait ce mélange de charisme et de fatigue qu'on a à quarante ans quand on croit encore qu'on peut s'en sortir en serrant les dents. Assis droit. Détendu. Trop sûr de lui.

Artie regarda Arthur avec un sourire qui ressemblait à une provocation tendre.

« Alors », dit-il.

« Tu as fini par t'asseoir. »

Arthur le fixa, incrédule, puis lâcha la seule chose honnête qu'il avait sous la main :

« Tu es vraiment moi. Et tu as l'air vraiment pénible. »

Artie éclata de rire.

« Merci. J'avais peur de m'être embelli dans ton imagination. »

Arthur sentit sa gorge se serrer.
Pas de peur. Pas de joie. Un mélange.

Le banc devint, à cet instant, un endroit réel.
Un endroit où le passé venait s'asseoir sans
demander la permission.

Arthur regarda sa montre.
20:40.

Il pensa : *bien sûr*.

Et il sut que, désormais, chaque soir, quelque
chose s'écrirait ici.
Jusqu'à ce que le carnet s'épuise.
Jusqu'à ce que lui, peut-être, cesse de fuir.



Carnet VI

Le banc devint un rendez-vous avant de devenir un rituel.

Arthur ne se le formula jamais ainsi — il se méfiait des mots trop organisés — mais son corps, lui, avait déjà compris. À 20:40, quoi qu'il fasse, il se retrouvait debout, carnet dans la poche, cigarette coincée derrière l'oreille, marchant vers l'eau avec cette détermination tranquille qu'on a quand on ne cherche plus à négocier.

Le banc ne changeait pas.

Toujours la même planche légèrement fendue au milieu. Toujours cette vis rouillée qui accrochait parfois le tissu du pantalon. Toujours la vue dégagée sur l'Adriatique, dont la surface se froissait doucement comme un drap mal repassé. Arthur appréciait cette constance. À soixante-deux ans, il avait appris que la stabilité est une denrée rare, et qu'il ne faut pas la mépriser quand elle se présente sous une forme aussi modeste.

Artie était déjà là.

Ou plutôt : Artie *était là* à partir du moment où Arthur s'asseyait. Arthur n'avait jamais vu Artie arriver. Il ne l'avait jamais vu partir non plus. Il était simplement présent, comme une pensée qu'on aurait oubliée pendant des années et qui reviendrait soudain réclamer son dû.

Ce soir-là, Artie portait une chemise sombre, ouverte au col, manches légèrement retroussées. Les tatouages de ses mains semblaient presque trop nets, comme s'ils venaient d'être faits. Sa barbe brune attrapait la lumière du soleil couchant. Il avait cet air vaguement insolent des hommes qui croient encore qu'ils vont réussir à régler leurs comptes avec la vie avant qu'elle ne ferme le dossier.

Arthur le regarda de biais.

« Tu pourrais faire un effort », dit-il.

« Sur quoi ? »

« Avoir l'air un peu moins sûr de toi. Tu me rappelles une période pénible. »

Artie sourit.

« *Je suis* une période pénible. »

Arthur hocha la tête.
Point pour lui.

Ils restèrent silencieux un moment.
Le silence n'était pas vide. Il était habité par les bruits du soir : des voix au café, le tintement des tasses, un rire trop fort, une chaise qu'on déplace sans ménagement. La vie continuait très bien sans eux, ce qui, étrangement, soulageait Arthur.

« Tu écris ? » demanda Artie en regardant le carnet.

« J'essaie. »

« Tu t'appliques toujours autant ? »

Arthur soupira.

« Quelqu'un doit bien faire semblant. »

Il ouvrit le carnet.

Les pages blanches diminuaient lentement. Il en prit conscience ce soir-là, sans panique, mais avec cette lucidité un peu sèche qu'on a quand on voit une réserve baisser. Arthur écrivit quelques lignes. Rien d'important. Une description de la lumière. Une phrase maladroite sur le vent. Un mot rayé, remplacé, puis re-rayé.

Artie regardait sans commenter.

C'était nouveau. D'habitude, il corrigeait. Une date. Un souvenir. Une formulation trop indulgente.

« Tu ne dis rien », remarqua Arthur.

« Je t'observe », répondit Artie.

« Ça ne me rassure pas. »

« Moi non plus. »

Les jours suivants, Arthur passa de plus en plus de temps au café.

Pas par sociabilité. Par exposition.

Il s'installait toujours à peu près à la même table, celle qui offrait une vue correcte sur la mer sans être trop exposée aux conversations. Il commandait son café sans regarder la carte. La serveuse à la queue de cheval le reconnaissait maintenant.

« Le même ? »

« S'il vous plaît. »

« Toujours aussi poli », lança-t-elle.

« C'est l'âge », répondit Arthur.

« On finit par économiser les conflits. »

Elle rit, posa la tasse devant lui, et repartit avec cette légèreté qui agaçait Arthur autant qu'elle le rassurait. Il nota mentalement qu'elle avait une cicatrice fine sur l'avant-bras gauche, à peine visible. Il aimait ces détails-là. Ils rendaient les gens réels sans qu'il ait besoin de leur parler.

Un homme s'assit un jour à sa table sans demander.

La soixantaine bien entamée. Peau tannée. Cheveux gris coupés court. Un visage large, marqué, avec un nez cassé qui avait dû appartenir à une autre vie.

« Vous êtes nouveau », dit l'homme.

Arthur leva les yeux.

« Ça dépend depuis quand. »

L'homme sourit.

« J'aime bien cette réponse. »

Ils burent un café ensemble. Puis un autre. Ils parlèrent de tout et de rien. De la météo. De la mer. Du fait qu'on ne s'habitue jamais vraiment à la chaleur, mais qu'on fait semblant.

« Vous êtes en vacances ? » demanda l'homme.

Arthur réfléchit une seconde.

« Non. Je suis en pause. »

L'homme hocha la tête, sérieux.

« C'est plus dangereux. »

Ils se quittèrent sans échanger leurs prénoms. Arthur trouva ça parfait. Les prénoms, parfois, alourdissent inutilement les choses.

Arthur marchait beaucoup.

Il explorait l'île sans méthode. Des chemins caillouteux. Des ruelles abruptes. Des escaliers qui

semblaient monter uniquement pour prouver qu'ils existaient. Son corps protestait parfois. Il ignorait poliment.

Il nota des changements.
Il fumait toujours, mais moins machinalement. Chaque cigarette devenait presque une décision. Il dormait mieux. Pas profondément, mais sans se réveiller en sursaut. Il rêvait parfois. Des rêves flous. Des paysages. Des voix sans visage.

Un soir, sur le banc, Artie observa :

« Tu tiens plus droit. »

Arthur fronça les sourcils.

« Je fais attention à ma posture ? »

« Non. Tu fais attention à toi. C'est plus inquiétant. »

Arthur sourit.

Il n'avait pas envie de contredire.

Ce fut un soir calme.
Trop calme, peut-être.

Arthur écrivit longtemps. Plus que d'habitude. Il parlait de son enfance sans la nommer. Des nuits où il veillait. De la respiration qu'il écoutait dans l'obscurité. De cette responsabilité absurde qu'on met parfois sur les épaules d'un adolescent.

Artie resta silencieux jusqu'à ce qu'Arthur s'arrête.

« Tu n'écris pas tout », dit-il enfin.
Arthur serra le stylo.

« Je sais. »

« Pourquoi ? »

Arthur haussa les épaules.

« Parce que si je commence vraiment, je ne sais pas où je m'arrête. »

Artie le regarda longuement.
Son sourire avait disparu.

« C'est le principe », dit-il doucement.

Arthur ferma le carnet.

Il regarda la mer. Le ciel était presque noir. Une étoile apparaissait à peine. Il pensa à Nina. À Gabriel. Pas comme une douleur aiguë. Plutôt comme une pression constante, logée quelque part derrière le sternum.

« Tu sais », dit-il à Artie, « je ne suis pas venu ici pour me réparer. »

Artie acquiesça.

« Je sais. Tu es venu pour comprendre ce qui te fait encore tenir debout. »

Arthur eut un petit rire sec.

« Tu as toujours eu le sens de la formule. »
« Oui », répondit Artie. « C'est insupportable. »

Le banc les supporta encore un moment.
La mer continua son travail.
Et Arthur sut que, très bientôt, il faudrait ouvrir les tiroirs qu'il avait soigneusement évités jusque-là.

Pas ce soir.
Mais bientôt.



Carnet VII

Arthur n'aimait pas la nuit.

Il l'avait longtemps respectée, parfois redoutée, mais jamais aimée. La nuit avait cette tendance fâcheuse à enlever les meubles de la pièce et à vous laisser seul avec ce que vous aviez soigneusement rangé sous le tapis pendant la journée.

À Hvar, pourtant, la nuit se comportait autrement.

Elle arrivait sans fracas. Elle n'éteignait pas brutalement le monde. Elle le baissait d'un cran, comme une lumière trop forte qu'on finit par rendre supportable. Le café continuait de bruissier. Les voix se faisaient plus lentes. La mer, elle, ne changeait pas de registre : elle respirait, point.

Ce soir-là, Arthur s'assit sur le banc un peu plus tôt.

Il n'était pas pressé. Il était... disponible. Ce qui, pour lui, revenait à peu près au même qu'être en danger.

Artie arriva sans commentaire.

Il s'assit à côté de lui, les avant-bras posés sur les cuisses, regard fixé sur l'eau. Il avait l'air moins

arrogant ce soir-là. Moins lisse. Comme si le décor avait décidé de lui rappeler qu'il n'était qu'un souvenir bien articulé.

Arthur ouvrit le carnet.

Il tourna quelques pages, relut ce qu'il avait écrit les jours précédents. Des descriptions. Des sensations. Des tentatives prudentes. Il s'arrêta net.

« Je tourne autour », dit-il.

Artie hocha la tête.

« Tu fais ça très bien. »

« Ce n'est pas un compliment. »

« Non. C'est une observation clinique. »

Arthur inspira profondément.

Il posa le stylo. Puis le reprit.

« Elle s'appelait Anne », dit-il enfin.

Dire le prénom eut un effet immédiat. Comme si quelque chose, très loin, venait de relever la tête.

Anne n'était pas une femme facile à décrire.

Physiquement, d'abord : petite, maigre, presque fragile à première vue. Des cheveux bruns qu'elle attachait sans soin, comme si le miroir avait toujours été un luxe superflu. Un visage fin, anguleux, avec des traits qui semblaient hésiter entre la douceur et l'épuisement. Des yeux sombres, profonds, trop

profonds parfois, dans lesquels Arthur avait appris très tôt à lire les variations de tempête.

Elle avait une voix douce.

C'était ça, le piège. Une voix calme, presque tendre, qui donnait l'impression que tout allait bien se passer. Même quand rien n'allait bien du tout.

Arthur écrivit lentement.

Elle parlait doucement pour ne pas effrayer ce qu'elle avait déjà perdu.

Il s'arrêta.

Rayait la phrase. La réécrivit autrement.

Anne pleurait souvent.

Pas bruyamment. Pas de ces pleurs qui appellent à l'aide. Non. Des pleurs discrets, presque organisés. Des pleurs de femme qui s'excuse d'exister. Arthur, adolescent, avait appris à reconnaître les signes : la respiration qui change, les épaules qui se contractent, le regard qui se perd un peu trop longtemps sur un point précis du mur.

Il veillait.

La nuit surtout.

Il restait éveillé, allongé dans son lit, l'oreille tendue vers le couloir. Il écoutait les pas. Les portes. Les silences trop longs. Il se levait parfois, marchait

pieds nus jusqu'à sa chambre, ouvrait doucement la porte.

« Ça va, maman ? »

Elle souriait. Toujours.

« Oui, mon chéri. Retourne te coucher. »

Artie serra les mâchoires.
Arthur le vit du coin de l'œil.

« Tu avais quinze ans », dit Artie.
Arthur hocha la tête.
« Quinze ans, et l'impression d'être le dernier adulte dans la pièce. »

Il écrivit encore.

J'ai appris très tôt que l'amour pouvait être une surveillance.

La nuit où Anne se pendit, Arthur n'était pas là.
Il n'avait pas veillé. Il n'avait pas écouté. Il avait dormi.

Cette phrase-là, il mit longtemps à l'écrire.
Il la regarda, posée sur la page, comme une bête morte qu'on n'ose pas toucher.

« Tu sais que ce n'était pas ta faute », dit Artie.
Arthur eut un rire bref, sans joie.

« Oui. Je le sais intellectuellement. J'ai même des arguments. Des très bons. »

Il leva les yeux vers lui.

« Mais je ne décide pas où la culpabilité habite. »

Anne avait laissé peu de choses derrière elle.
Pas de lettre. Pas d'explication. Juste un appartement trop silencieux et des objets qui ne savaient plus à qui appartenir.

Arthur se souvenait surtout d'une chose :
elle avait l'air soulagée.

Cette pensée-là lui avait coûté des années.

« Elle pensait bien faire », dit-il à voix basse.
Artie acquiesça.

« C'est souvent le pire. »

Arthur écrivit jusqu'à ce que sa main fatigue.
Jusqu'à ce que les mots deviennent moins précis,
plus lourds. Il referma le carnet.

Le banc était froid sous ses cuisses.
La mer, indifférente.
La nuit, étonnamment calme.

« Tu sais ce que j'ai mis le plus de temps à
comprendre ? » demanda Arthur.
Artie tourna la tête vers lui.

« Dis-moi. »

« Que je ne lui devais pas ma vie entière. »

Artie sourit, triste.

« Tu as quand même mis du temps. »

« Oui », répondit Arthur. « J'étais occupé à survivre. »

Ils restèrent là encore un moment.

Puis Artie se leva.

« On parlera de Victor un autre soir », dit-il.

Arthur soupira.

« Évidemment. Il fallait bien qu'il arrive. »

Artie eut un sourire ironique.

« Les pères font toujours une entrée remarquée. Même absents. »

Arthur regarda sa montre.

20:41.

Il se leva à son tour.

Ses jambes étaient lourdes. Mais stables.

Ce soir-là, en remontant dans sa chambre, il dormit profondément.

Sans rêve.

Comme si, pour une fois, quelqu'un d'autre montait la garde.



Carnet VIII

Arthur avait longtemps cru que l'absence était un manque.

Un vide. Un trou. Quelque chose qu'on peut désigner, cerner, entourer d'un cadre noir et accrocher au mur de la mémoire. Il s'était trompé. L'absence, quand elle dure, devient une présence parasite. Elle parle trop fort. Elle s'invite dans toutes les phrases. Elle prend la place.

Victor n'avait pas quitté la pièce.
Il n'y était jamais entré.

Arthur s'assit sur le banc à 20:40, comme tous les soirs. Le bois était encore tiède du soleil de la journée. La mer, calme, avait cette couleur sombre et dense qui faisait penser à une encre trop chargée. Artie était là, mais différemment. Moins solide. Un peu plus flou sur les contours, comme une photo qu'on aurait trop regardée.

« Tu as remis ça », dit Artie en désignant le carnet.

Arthur hocha la tête.

« J'avais un autre parent à liquider. »

Artie sourit, sans joie.

« Toujours aussi élégant. »

Arthur ouvrit le carnet. Il hésita. Puis écrivit le prénom sans phrase autour.

Victor.

Il resta là, immobile, le stylo suspendu. C'était toujours le plus difficile : commencer par le prénom. Lui donner une place sur la page. Une légitimité qu'il n'avait jamais eue ailleurs.

Victor, physiquement, Arthur avait dû l'inventer. Quelques photos floues. Un visage anguleux. Des cheveux sombres, peut-être. Un regard dur, sûrement. Des mains larges, sans doute. Arthur avait grandi avec une image approximative, comme un portrait-robot mal renseigné. Il avait longtemps cherché à lui ressembler par rejet, puis à ne surtout pas lui ressembler par principe.

Il savait pourtant certaines choses. Des choses qu'on n'apprend pas par transmission directe, mais par éclats, par murmures, par silences trop appuyés.

Victor était violent.
Victor buvait.
Victor disparaissait longtemps, puis revenait sans

explication.

Victor collectionnait les femmes comme d'autres collectionnent les dettes.

Et plus tard — bien plus tard — Arthur avait appris le reste.

Le genre d'informations qui ne s'intègrent jamais vraiment à une biographie, parce qu'elles contaminent tout ce qu'elles touchent.

Il n'écrivit pas ces mots tout de suite.
Il écrivit d'abord autre chose.

*Il est parti quand j'avais un an.
Je n'ai aucun souvenir de lui.
C'est peut-être ce qui m'a sauvé.*

Artie se pencha légèrement vers le carnet.

« Tu n'es pas obligé de minimiser », dit-il.
Arthur haussa les épaules.
« Je ne minimise pas. Je trie. »

Il y avait, dans l'absence de Victor, une violence particulière.

Une violence sans visage. Sans scène. Sans moment précis à haïr. Pas de souvenir sur lequel s'appuyer pour dire *c'est là que ça a commencé*. Tout était diffus. Tout était structurel.

Arthur se souvenait surtout des conséquences.
La peur des hommes trop sûrs d'eux.
La méfiance instinctive envers l'autorité.
Cette sensation permanente d'être un invité provisoire dans sa propre vie.

Il écrivit encore.

*L'absence apprend très tôt à se débrouiller seul.
Elle n'apprend jamais à faire confiance.*

Artie hocha la tête.

« Tu sais ce qui est le plus pervers ? » demanda Arthur.

« Dis-moi. »

« C'est que je l'ai longtemps défendu. »

Artie fronça les sourcils.

« Défendu comment ? »

Arthur sourit, amer.

« Intellectuellement. Sociologiquement. Avec des phrases complètes. »

Il avait été adolescent, puis jeune adulte, et il avait expliqué Victor.

La misère. L'alcool. La reproduction sociale. Les blessures non soignées. Arthur avait été très brillant à ça. Très convaincant. Il avait trouvé mille raisons

pour comprendre un homme qui n'avait jamais cherché à être compris par son fils.

« Tu voulais sauver l'idée de père », dit Artie doucement.

Arthur inspira profondément.

« Oui. Pas lui. L'idée. »

Le reste était venu plus tard.

Trop tard pour faire marche arrière.

Les mots *viol*, *pédophilie* avaient surgi un jour dans une conversation qu'Arthur n'avait pas cherchée. Ils s'étaient posés là, comme des objets qu'on vous confie sans mode d'emploi. Il n'avait pas posé de questions. Il n'en avait pas eu besoin.

Il n'écrivit pas ces mots non plus.

Pas encore.

Il écrivit à la place :

Il y a des héritages qu'on refuse même quand on ne les a pas reçus.

Artie posa son coude sur le dossier du banc.

« Tu as eu peur de lui ressembler », dit-il.

Arthur eut un rire bref.

« J'ai construit toute une vie autour de cette peur. »

Il avait surveillé ses colères.
Contrôlé ses gestes.
Réprimé ses pulsions.
Il avait appris à se juger avant que d'autres ne le fassent. Arthur avait été un homme prudent. Trop prudent, parfois. Mais vivant.

« Tu n'es pas lui », dit Artie, sans emphase.
Arthur regarda la mer.

« Je sais. Mais il m'a appris quelque chose sans le vouloir. »

« Quoi ? »

« Que l'on peut détruire sans être là. »

Il referma le carnet doucement.
Ses mains tremblaient un peu. Pas beaucoup. Juste assez pour être honnête.

La nuit avançait. Le café fermait. Les voix s'éteignaient. La mer continuait son travail d'érosion, patiente, méthodique.

Arthur se leva lentement.

« Tu sais ce qui est étrange ? » dit-il à Artie.

« Je t'écoute. »

« Je ne ressens pas de haine. »

Artie sourit, fatigué.

« Non. Tu ressens de la clarté. C'est plus inconfortable. »

Arthur regarda sa montre.

20:41.

Il glissa le carnet sous son bras.

Ce soir-là, il monta les marches plus lentement. Mais sans vertige.

Il savait que le prochain chapitre serait le plus délicat.

Pas le plus violent.

Le plus vivant.

Nina.

Gabriel.

Ce qu'il avait perdu sans jamais l'avoir vraiment tenu.

Et le geste — minuscule, irréversible — qui l'attendait quelque part entre deux pages encore blanches.



Carnet IX

Il y a des douleurs qui font du bruit.
Et puis il y a celles qui ne font rien du tout. Elles ne cognent pas. Elles ne crient pas. Elles s'installent. Elles prennent une chaise. Elles demandent poliment si ça ne dérange pas. Et quand on se rend compte qu'elles sont là, il est trop tard pour leur dire non.

Nina et Gabriel étaient de celles-là.

Arthur s'assit sur le banc avec une lenteur inhabituelle.
Ses genoux protestèrent légèrement. Pas assez pour l'arrêter. Juste assez pour lui rappeler qu'il avait un corps et que ce corps, lui, se souvenait très bien.

Artie était déjà là.
Plus silencieux que d'habitude. Moins provocateur. Il avait cet air des soirs où l'ironie est une dépense inutile.

Arthur sortit le carnet.
Il ne l'ouvrit pas tout de suite.

« Je ne sais pas comment faire », dit-il enfin.
Artie hocha la tête.

« C'est normal. Il n'y a pas de bonne entrée. »

Arthur inspira profondément.
Puis il ouvrit le carnet à une page encore vierge.

Il écrivit les prénoms.
Lentement.
Comme on poserait deux objets fragiles sur une
étagère instable.

Nina.
Gabriel.

Les mots prirent de la place immédiatement.
Plus que prévu.
Arthur sentit sa gorge se serrer, mais il ne pleura pas.
Pas encore. Il n'aimait pas pleurer trop tôt. Il
préférerait comprendre d'abord où ça allait faire mal.

Nina, il se souvenait de sa naissance comme d'un
événement irréel.
Un corps minuscule. Trop silencieux. Des mains qui
ne semblaient pas savoir quoi faire de tout cet
espace. Elle avait des cheveux fins, presque
inexistants, et un regard étonnamment sérieux pour
un bébé. Arthur avait pensé, à ce moment-là : *elle*

observe déjà. Ça l'avait fait sourire. Ça l'avait terrorisé aussi.

Gabriel était arrivé peu après.

Quinze jours. À peine. Un enfant encore tout froissé, comme s'il n'avait pas fini d'arriver. Plus bruyant que Nina. Plus exigeant. Arthur l'avait trouvé injuste. Puis il s'était senti coupable d'avoir pensé ça.

Il écrivit.

Je les ai tenus.

Pas longtemps.

Mais je les ai tenus.

Artie posa doucement sa main sur le dossier du banc.

Arthur remarqua qu'il ne la posait jamais sur lui. Toujours à côté. Comme une limite respectée.

La mère de Nina et Gabriel — il n'écrivit pas son nom — était belle d'une beauté nerveuse.

Une femme vive. Instable. Aimante à sa manière. Excessive dans tout. Arthur avait cru, à l'époque, que l'amour suffisait à compenser le reste. Il avait toujours été optimiste sur les choses qu'il ne maîtrisait pas.

« Tu avais vingt-cinq ans », dit Artie.
Arthur hocha la tête.
« Et une confiance ridicule dans l'avenir. »

Le départ avait été brutal.
Un matin.
Un appartement trop silencieux.
Des jouets encore au sol.
Des lits vides.

Pas de lettre.
Pas d'adresse.
Pas de scène.

Juste l'absence.

Arthur se souvenait du bruit de ses propres pas
dans l'appartement. Trop forts. Trop présents.
Comme si le monde s'était réduit à lui rappeler qu'il
était encore là quand tout le reste était parti.

Il écrivit encore.

On ne m'a rien expliqué.
On m'a juste retiré mes enfants.
Comme on retire un objet dangereux.

Artie serra les mâchoires.

« Tu as cherché », dit-il.
Ce n'était pas une question.

Arthur ferma les yeux.

« Oui. »

Un temps.

« Mal. Tard. Et pas assez. »

Il y avait eu des démarches.

Des administrations.

Des silences.

Des portes closes.

Et surtout, cette sensation constante d'être illégitime.

D'être le parent en trop. Celui qu'on tolère dans les souvenirs, mais pas dans la réalité.

Arthur n'avait jamais cessé d'y penser.

Mais il avait cessé d'y croire.

Il sortit les deux photos de sa poche.

Les posa sur le banc, entre lui et Artie.

Nina.

Gabriel.

Artie les regarda longuement.

« Ils te ressemblent », dit-il.

Arthur eut un sourire triste.

« C'est pratique. Ça me permet d'imaginer des versions plausibles. »

Il observa les photos autrement ce soir-là.
Il chercha des détails. Les oreilles. Les mains. Les sourcils. Il essaya d'imaginer leurs voix. Il échoua.

« C'est ça le plus dur », murmura-t-il.
« Quoi ? »
« Je ne sais pas comment ils parlent. »

Artie ne répondit pas.

Arthur sortit alors un papier plié.
Une feuille froissée. Une adresse incomplète. Un nom d'administration. Quelques mots griffonnés.

« J'ai fait quelque chose », dit-il.
Artie tourna la tête vers lui.
« Quoi ? »
Arthur inspira profondément.
« J'ai laissé une trace. »

Pas une lettre envoyée.
Pas un appel.
Pas une intrusion.

Juste un premier geste administratif. Une demande. Un signal faible, mais réel. Un acte qui ne promettait rien, mais qui ne pouvait plus être annulé.

Artie hocha la tête.

« C'est suffisant. »
Arthur sourit, fatigué.
« Je sais. C'est ça qui me fait peur. »

Le carnet se referma doucement.
Il ne restait plus beaucoup de pages. Arthur le sentit physiquement. Comme on sent la fin d'une bouteille avant même de voir le fond.

Artie se leva.

« Je vais bientôt me taire », dit-il.
Arthur fronça les sourcils.
« Tu me fais un préavis ? »
Artie eut un sourire presque tendre.
« C'est une question de décence. »

Arthur regarda la mer.
Puis sa montre.

20:41.

Il se leva à son tour.

Ce soir-là, il ne se sentit ni coupable, ni apaisé.
Il se sentit **exact**.

Et pour un homme qui avait passé sa vie à survivre à côté de lui-même, c'était déjà immense.



Carnet X

Le carnet commença à peser différemment.
Pas plus lourd dans la main — non — plus **court**.
Arthur n'avait pas besoin de le compter pour le savoir. Il suffisait de le feuilleter. Les pages blanches, naguère arrogantes, se faisaient rares. Elles avaient cette discrétion gênante des choses qui vont bientôt manquer.

Arthur détestait ça.
Il avait toujours préféré les réserves pleines. Les marges larges. Les possibles non entamés. Les fins, même nécessaires, lui donnaient l'impression d'un mauvais service rendu.

Ce soir-là, il s'assit sur le banc avec un soupir exagéré, comme s'il déposait un sac trop lourd.

« J'ai vérifié », dit-il à Artie.
Artie tourna la tête, sourcil levé.
« Quoi donc ? »
« Il reste sept pages. »
Artie sourit.
« Sept, c'est bien. C'est biblique. »
Arthur fronça les sourcils.

« Je ne vois pas le rapport. »

« Moi non plus. Mais ça rassure toujours quelqu'un. »

Artie avait changé.

Physiquement, d'abord. Ses contours étaient moins précis. Sa barbe semblait absorber moins bien la lumière. Ses tatouages, autrefois nets, perdaient en contraste. Comme s'ils avaient décidé de redevenir symboliques.

Arthur l'observa longuement.

« Tu es en train de te défiler. »

Artie haussa les épaules.

« Je fais un pas de côté. C'est plus élégant. »

« Tu as toujours eu le sens du timing », grommela Arthur.

« Je sais. C'est pour ça que je suis insupportable. »

Les journées à Hvar continuaient pourtant, avec une obstination tranquille.

Arthur se levait tôt. Trop tôt. Il buvait son café face à la mer, en jugeant sévèrement la qualité du soleil — trop fort, pas assez nuancé, très peu coopératif. Puis il descendait au café pour un deuxième café, parce que la cohérence est une invention récente.

La serveuse à la queue de cheval le repéra immédiatement.

« Vous avez encore écrit toute la nuit », dit-elle en posant la tasse.

Arthur la regarda, surpris.

« Ça se voit ? »

« Vous avez cet air », répondit-elle, « de quelqu'un qui a parlé trop longtemps avec quelqu'un qui ne paye jamais sa tournée. »

Arthur éclata de rire.

Un rire franc, qui fit se retourner deux habitués.

« Vous êtes perspicace. »

« Je sais », répondit-elle, fière. « C'est pour ça que je fais des cafés. »

Il nota mentalement de la remercier un jour. Ou de continuer à ne rien faire. Les deux options lui semblaient raisonnables.

Il dessina moins.

Ou différemment. Les traits étaient plus sobres. Moins d'effets. Moins d'acharnement. Il acceptait désormais qu'un dessin puisse rester médiocre sans y voir une insulte personnelle.

Il marchait plus lentement.

Pas parce qu'il était fatigué — quoique — mais parce

qu'il n'avait plus besoin d'arriver quelque part pour justifier le déplacement.

Artie commentait moins.

Parfois, il se contentait de regarder Arthur écrire. De hocher la tête. D'esquisser un sourire.

« Tu me corriges moins », remarqua Arthur un soir.

Artie sourit.

« Tu te corriges mieux. C'est vexant. »

Un soir, Arthur observa Artie plus longtemps que d'habitude.

Pas avec agacement. Pas avec ironie. Avec cette attention étrange qu'on réserve aux choses qu'on comprend enfin trop tard.

« Tu sais pourquoi je t'ai toujours appelé Artie ? » demanda-t-il.

Artie haussa les épaules, faussement détendu.

« Parce que tu avais besoin de me réduire un peu. Ça te rassurait. »

Arthur eut un sourire lent.

« Peut-être. Mais pas seulement. »

Il regarda la mer, cherchant ses mots comme on cherche une pierre plate à lancer.

« Artie, c'est un prénom qu'on donne quand on veut quelque chose de plus léger. Plus facile à prononcer. Plus rapide. Un prénom qu'on imagine sur un passeport un peu froissé, sur un carnet mal tenu, sur des promesses faites trop vite. »

Artie ne répondit pas.
Il écoutait vraiment.

« Artie, c'était moi quand je croyais encore que la vitesse suffisait. Quand je pensais que l'intensité remplacerait la lucidité. Quand je confondais vivre et foncer. »

Arthur marqua une pause.

« Arthur, c'est venu après. »

Artie sourit, un peu amer.

« Le prénom sérieux. »

« Oui », répondit Arthur. « Le prénom qu'on porte quand on accepte de durer. Arthur, ce n'est pas plus intelligent. C'est juste moins pressé. »

Il se tourna vers lui.

« Artie, c'est le naïf. Pas l'idiot — le naïf courageux. Celui qui croit encore que l'amour répare tout, que l'absence est temporaire, que la douleur finira par comprendre toute seule. »

Il inspira profondément.

« Arthur, c'est celui qui a appris que non. Que certaines choses ne se réparent pas. Qu'on les porte. Qu'on les ajuste. Qu'on fait avec. »

Artie baissa les yeux.

« Tu dis ça comme si c'était une victoire. »

Arthur secoua la tête, doucement.

« Ce n'en est pas une. C'est une position. »

Ils restèrent silencieux un moment.

Puis Artie eut un petit rire.

« Donc, en résumé... »

Arthur leva un sourcil.

« Artie se cogne au monde. Arthur apprend où ne plus se cogner. »

Arthur sourit à son tour.

« Voilà. Et crois-moi, c'est un savoir qui coûte cher. »

La mer continua son va-et-vient patient.

Le banc resta à sa place.

Il décida alors d'écrire sur des choses parfaitement inutiles.

Des choses qui ne “faisaient pas avancer l’histoire”. Il écrivit sur une chaise bancale du café. Sur un chat qui passait tous les matins sans jamais s’arrêter. Sur un homme qui racontait sa vie trop fort au téléphone, persuadé que le monde entier avait besoin de savoir qu’il allait *très bien*.

Il écrivit même une page entière sur le goût du café ici.

*Il est amer sans être agressif.
Comme une vérité qu’on accepterait sans se battre.*

Artie lut par-dessus son épaule.

« C’est prétentieux », dit-il.
Arthur hocha la tête.
« Oui. Mais c’est sincère. »
« D’accord », concéda Artie. « On va dire que ça compense. »

Ces pages-là furent les plus faciles à écrire.
Et les plus nécessaires.

Un soir, Artie arriva plus tard.
Ou peut-être était-ce Arthur qui s’était assis trop tôt.
Ils ne cherchèrent pas à clarifier.

Artie s'assit sans un mot.

Il regardait la mer avec une attention presque respectueuse. Arthur sentit quelque chose de différent. Pas une tristesse. Une **distance**.

« Tu pars bientôt », dit Arthur.

Artie soupira.

« Tu dis ça comme si je prenais un train. »

« Tu fais toujours ça. Tu minimises les grandes choses. »

Artie sourit.

« Et toi, tu dramatises les petites. On est quittes. »

Arthur feuilleta le carnet.

« Il reste trois pages », dit-il.

Artie acquiesça.

« Une pour toi. Une pour moi. Et une pour ce que tu ne diras jamais. »

Arthur leva les yeux.

« Tu fais exprès d'être mystérieux ? »

« Toujours. C'est mon héritage. »

Ils restèrent silencieux longtemps.

Un silence confortable. Mature. Le genre de silence qui n'a plus besoin d'être rempli pour prouver quelque chose.

« Tu sais », dit Arthur, « je ne te remercierai pas. »

Artie éclata de rire.

« Dieu merci. J'aurais détesté ça. »

Arthur écrivit la dernière nuit sans Artie.
Il le sut immédiatement. Pas de commentaire. Pas de correction. Pas de soupir ironique.

Il écrivit seul.

*Je ne suis pas réparé.
Je ne suis pas complet.
Mais je ne suis plus en fuite.*

Il referma le carnet.
Ses mains ne tremblaient presque plus.

Quand il leva les yeux, le banc était vide.

Arthur regarda sa montre.
20:41.

Il resta assis quand même.
Parce qu'il en avait envie.
Parce que le banc n'était plus un rendez-vous, mais un choix.

Il sourit, seul, face à la mer.

« Merci quand même », murmura-t-il.
Puis, se reprenant :
« Non. Pardon. J'avais dit non. »
La mer n'en tint pas rigueur.



Carnet XI

Arthur rentra à Camden un matin gris, parfaitement ordinaire.

Un gris honnête. Pas dramatique. Pas cinématographique. Le genre de gris qui n'essaie pas de signifier quoi que ce soit et qui, pour cette raison précise, convenait parfaitement.

Dans l'avion, il n'avait presque pas dormi. Pas par angoisse. Par veille. Une veille douce, sans tension. Il avait regardé le hublot comme on regarde un vieil ami qu'on n'a pas besoin de saluer. La mer avait disparu depuis longtemps sous les nuages. Ça ne l'avait pas inquiété.

À l'atterrissage, Londres l'avait accueilli avec son odeur familière : humidité, métal, fatigue collective.

Arthur remit son manteau. Son béret. Ses lunettes.

Il se sentit immédiatement reconnaissable. À lui-même.

Dans le métro, il observa les visages. Les mêmes qu'avant. Pressés. Fermés. Légèrement

hostiles par principe. Il ne se sentit pas agressé. Il ne se sentit pas absorbé non plus. Il était là, simplement. À la bonne distance.

Camden Town apparut comme une vieille habitude qui n'aurait pas pris la peine de se déguiser. Les enseignes criardes. Les odeurs mélangées. Les groupes de touristes trop enthousiastes. Les habitués trop résignés. Rien n'avait changé.

Et pourtant, quelque chose ne collait pas.

Arthur marchait plus lentement.
Pas par fatigue. Par présence.

Il entra dans son immeuble. L'escalier grinça, fidèle au poste. Le palier sentait toujours un mélange indéfinissable de poussière et de nourriture réchauffée. Arthur posa sa valise devant sa porte, fouilla dans sa poche, sortit ses clés.

Il hésita une seconde.
Puis entra.

L'appartement était exactement comme il l'avait laissé.
Les livres empilés. La table marquée de cercles de café. Les croquis aux murs. La fissure au plafond — l'Italie — toujours là, insolente et stable.

Arthur posa sa valise. Retira son manteau.
Il resta debout, au centre de la pièce, sans rien faire.

Et pour la première fois depuis des années,
l'appartement ne lui parut pas étroit.

Il posa le carnet en cuir sur la table.
Il ne l'ouvrit pas. Il n'en avait plus besoin comme
d'un outil. Il était devenu un objet. Un objet fini.
Arthur trouva ça presque émouvant.

Il alla à la fenêtre.
Camden vivait. Comme toujours. Un bus passa. Un
homme cria. Un rire éclata quelque part sans raison
valable. Le monde faisait son travail.

Arthur se surprit à murmurer :

« Ça va aller. »

Il ne s'adressait à personne.
Et pour une fois, il y croyait.

Les jours suivants furent étrangement simples.
Arthur reprit ses habitudes sans les subir.

Il retourna à Camden Market.
Le vendeur de vinyles leva les yeux en le voyant.

« Alors ? »
Arthur haussa les épaules.

« Alors quoi ? »

« Tu avais l'air parti pour longtemps. »

Arthur sourit.

« Je suis parti pour juste assez. »

Il acheta un disque qu'il ne possédait pas encore. C'était nouveau. Il en prit note avec un amusement discret.

Le libraire lui tendit un livre sans commentaire. Arthur le prit, le feuilleta, le reposa.

« Pas aujourd'hui », dit-il.

Le libraire cligna des yeux, surpris.

« Tu es malade ? »

Arthur rit.

« Non. Juste lucide. »

Il s'assit au café habituel. La chaise grinça comme toujours.

« Moi aussi », murmura-t-il.

Il sortit une cigarette. L'alluma. Tira une fois. Deux fois. Puis l'écrasa.

« On ne va pas en faire un symbole », se dit-il.
« Ce serait prétentieux. »

Mais il souriait.

Un soir, Joyce appela.
Il décrocha.

Elle parla. Beaucoup. De tout. De rien. De Peter.
De la mer. Du jardin toujours en guerre. Arthur
l'écouta vraiment, cette fois. Pas avec culpabilité.
Avec présence.

« Tu vas bien ? » demanda-t-elle enfin.
Arthur regarda autour de lui.
Son appartement.
La lumière.
Le silence habitable.

« Oui », dit-il simplement.
Et il n'ajouta rien.

Joyce se tut un instant.
Puis répondit :
« Tant mieux. »

Peter passa dire bonjour au téléphone.
Sa voix était toujours lente, posée.

« Prends soin de toi », dit-il.
Arthur sourit.
« J'essaie. C'est déjà beaucoup. »

Il raccrocha sans fatigue.

Un soir, Arthur regarda sa montre sans raison particulière.

20:40.

Il se figea.

Puis il sourit. Un sourire doux, presque nostalgique.

Il n'y avait pas de banc ici.

Pas de mer.

Pas d'Artie.

Et pourtant, quelque chose était là.

Il s'assit à la table.

Ouvrit le carnet une dernière fois.

Relut quelques pages. Pas tout. Juste assez.

Il s'arrêta sur une phrase.

Je ne suis pas réparé.

Je suis debout.

Arthur referma le carnet.

Ses mains ne tremblaient plus.



Dernière page du dernier carnet

Arthur avait accroché un nouveau dessin au mur.
Un banc. La mer. Une lumière douce. Rien de spectaculaire. Mais la ligne était juste.

Il marchait plus lentement.
Il parlait moins.
Il écoutait mieux.

Il n'avait pas retrouvé Nina et Gabriel.
Pas encore. Peut-être jamais.
Mais il avait laissé une trace. Une vraie. Et ça changeait tout.

Il avait pardonné Anne.
Il n'avait pas condamné Victor.
Il avait cessé de se définir par eux.

À Camden, on le voyait souvent.
Toujours pareil. Toujours différent.

Un petit homme.
Crâne rasé.
Barbe blanche.
Regard clair, un peu fendu, mais stable.

Un homme qui n'était plus en fuite.

Et parfois, le soir, sans regarder l'heure, Arthur avait cette sensation très précise, très calme, d'être exactement là où il devait être.

Pas heureux.
Pas sauvé.

Mais **vivant**.



Note de l'auteur

Ce livre n'a pas été écrit pour expliquer.
Il n'a pas été écrit pour consoler, ni pour régler quoi que ce soit. Il a été écrit parce que certaines vies ne se résument pas bien, ne se ferment pas proprement, et refusent obstinément de devenir des histoires à morale.

Arthur n'est pas un héros.
Il n'est pas non plus une victime exemplaire. Il est un homme qui a tenu plus longtemps que prévu, parfois sans élégance, parfois sans courage apparent, mais qui a tenu quand même. Ce roman ne célèbre pas la résilience spectaculaire, celle qu'on applaudit. Il s'intéresse à une autre forme de résistance : celle qui se fait à bas bruit, sans médaille, sans témoin.

Les événements racontés ici ne cherchent pas à choquer. Ils cherchent à être exacts. La mort, l'abandon, la perte, la culpabilité, la paternité empêchée ne sont pas des effets dramatiques : ce sont des réalités qui s'installent, qui modifient la posture intérieure, qui obligent à apprendre à respirer autrement.

Artie n'est ni un fantôme ni un miracle.

Il est ce que beaucoup de gens portent en eux sans jamais lui donner de visage : une version antérieure de soi, restée coincée à l'âge où tout aurait pu basculer autrement. Lui parler n'est pas délirer. C'est parfois la seule manière honnête de traverser ce qui n'a jamais été dit à temps.

Si ce livre peut dérouter, tant mieux.

Il rebutera sans doute ceux qui attendent une intrigue nette, une évolution visible, un avant et un après bien rangés. Il ne promet pas d'aller mieux. Il propose autre chose : aller *juste*. Trouver une position intérieure habitable. Cesser de fuir sans prétendre guérir.

Ce texte est dédié à celles et ceux qui ont continué sans mode d'emploi.

À ceux qui ont aimé sans adresse.

À ceux qui ont survécu sans en faire un étendard.

À ceux qui savent que parfois, être debout est déjà une victoire silencieuse.

Si Arthur vous a accompagné un moment, alors ce livre a rempli sa fonction.

Il n'avait pas d'autre ambition.



À soixante-deux ans, Arthur vit à Camden Town comme on occupe un territoire devenu trop étroit. Il collectionne les livres d'occasion, les vinyles, les cafés trop forts et les silences trop longs. Il s'ennuie. Il tient debout. C'est déjà beaucoup.

Un jour, presque sans décision, il quitte Londres. D'abord les Cornouailles, chez Joyce et Peter, ses parents d'adoption, où le repos se transforme vite en rappel à l'ordre. Puis la Croatie. Zadar. La route. Et enfin Hvar, une île où le temps semble consentir à ralentir.

Là-bas, Arthur s'installe. Il observe. Il dessine. Il fume trop. Il écrit. Chaque soir, à 20:40, sur le même banc face à la mer, il parle avec Artie — son lui d'autrefois, plus jeune, plus sûr, plus dangereux aussi. Ensemble, ils revisitent ce qui n'a jamais été digéré : une mère disparue, un père absent et toxique, des enfants perdus trop tôt, et cette culpabilité tenace qui ne crie jamais mais ne lâche rien.

Ce roman n'est pas une quête de réparation. C'est une traversée lente, parfois drôle, parfois douloureuse, toujours humaine. Un livre sur ce que l'on fait quand on a survécu à tout... et qu'il faut malgré tout continuer à vivre.

Un récit sur la fuite, l'arrêt, la mémoire, et cette
victoire discrète :

ne plus courir.